

LOLA
DUMAS

*Lui,
moi &
le bébé...*

3



LOLA
DUMAS

*Lui,
moi &
le bébé...*

3



Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Mon inconnu, mon mariage et moi

Grace est à Las Vegas pour assister à un mariage. Après une soirée bien arrosée, elle se retrouve au matin mariée à Caleb, un homme rencontré la veille, sans avoir aucun souvenir de la cérémonie. Il est charmant, ce Caleb, il est même carrément canon, et en plus il est très riche, mais se marier, ce n'était pas du tout dans les projets de Grace. Sa liberté, elle y tient. Le hic, c'est que son cher époux, dont elle ne sait rien, ne semble pas décidé à accepter l'annulation de leur mariage...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

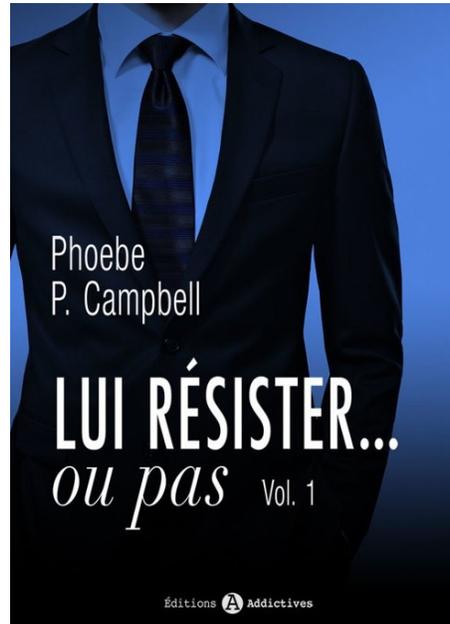


Egalement disponible :

Lui résister... ou pas

Joseph Butler est un homme d'affaires redouté qui n'a pas l'habitude qu'on lui résiste. Olivia Scott est une étudiante en droit qui a décidé de ne plus se laisser faire. Entre eux, la relation va vite tourner à la confrontation. Et si Joseph insiste pour être le patron d'Olivia, il ne se doute pas un seul instant de ce que le destin leur réserve...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

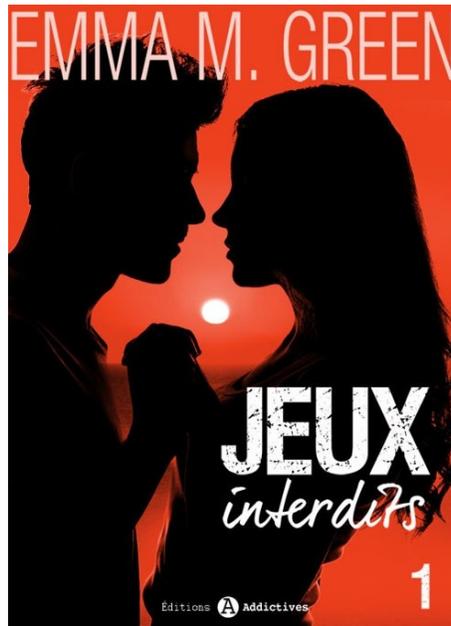


Egalement disponible :

Jeux interdits

À 15 ans, j'ai rencontré mon pire ennemi. Sauf que Tristan Quinn était aussi le fils de la nouvelle femme de mon père. Et que ça faisait de lui mon demi-frère. Entre nous, la guerre était déclarée. Et on n'a pas tenu deux mois sous le même toit. À 18 ans, le roi des emmerdeurs revient du pensionnat où il a été envoyé pour le lycée. Il a son diplôme en poche, les yeux les plus perçants qui soient et un sourire insupportable que j'ai envie d'effacer de sa gueule d'ange. Ou d'embrasser juste pour le faire taire.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Encore !

Mia tient le courrier du cœur au sein d'une célèbre radio de Seattle, écoutant, conseillant, rassurant sans cesse les cœurs malades qui l'appellent souvent tard dans la nuit.

Mais seule derrière son micro, le cœur brisé par une relation qui s'est mal terminée, la jeune femme ne croit plus en l'amour, elle pourtant si apte à en parler aux autres...

Par le plus grand des hasards, son chemin va croiser celui de Harry Bannister, milliardaire récemment élu Homme de l'année. Pragmatique, *control freak*, solitaire, Harry est tout son contraire. Et pourtant, ils vont découvrir ensemble que la vie peut être bien plus douce et drôle à deux !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Noël, mon milliardaire et moi

Noël, un milliardaire... que demander de plus ?

Milliardaire au passé douloureux, Harrison Cooper déteste les fêtes. Il se rend pourtant dans le Montana pour retrouver sa famille. Mary Elligson est son opposée, étudiante vive et enjouée, elle est une amoureuse inconditionnelle de Noël. Entre eux, tout commence mal : jetant leur dévolu sur le même cadeau, Mary et Harrison se disputent au moment où ils font connaissance. Ils aimeraient tous les deux ne plus jamais se revoir ! Mais la magie de Noël peut faire des miracles, et voilà que leurs chemins se croisent à nouveau ! Invités à la même soirée, coincés sous une branche de gui, ils ne pouvaient imaginer pire situation... Et pourtant, de hasards en surprises, ils ne vont cesser de se rapprocher... Mais pourront-ils se supporter ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Lola Dumas

LUI, MOI ET LE BÉBÉ

Volume 3

1. Chaussée glissante

Léonie

Réfléchissons peu mais réfléchissons bien et surtout vite. Simon est de nouveau sur pied et mes parents vont rentrer chez eux d'une minute à l'autre en attendant de moi des explications sur notre petite rencontre à Coney Island. Ma mission, si je l'accepte (c'est bon, c'est bon, je l'accepte, je n'ai pas le choix de toute façon) : empêcher Simon de redevenir le chauffeur de Jesse et préparer une explication plausible pour mon père sur le fait que je me promène un samedi avec un milliardaire et son bébé que ses amis imaginent, de surcroît, être le mien. Je ne sais pas pourquoi, mais la vie de Jenny avec ses trois mecs me semble d'un seul coup d'une simplicité sans nom !

– Léonie, tu prépares le thé et on installe la table ? Papa et maman ne vont pas tarder et tu sais que papa aime que tout soit prêt pour son « goûter ».

Oui, je sais Simon, mais si je t'ai dans les pattes, je ne vais pas pouvoir réfléchir vite et bien.

– Je fais une pause pipi et je m'y mets.

Les toilettes, mon refuge ! J'ai dû passer plus de temps ici que sur les bancs de l'école, et je dois dire que j'y ai aussi appris davantage. C'est là que mes parents entassent leurs classiques. Des autodidactes mes parents ! Garagistes dans la vie, mais lettrés en cabinets ! Ils ne m'ont jamais ni conseillée, ni même obligée de lire le moindre livre, mais dès que j'ai su déchiffrer trois phrases correctement, les toilettes de l'appartement ont commencé à se remplir de bouquins, et pas n'importe lesquels ! Homère, Dante, Shakespeare, Dickens, Melville, Mark Twain, Flaubert, Dostoïevski... Sans compter les mythes et légendes du monde entier et les textes fondateurs. J'ai lu l'*Épopée* de Gilgamesh avant même de savoir que la Mésopotamie existait et j'ai compris assez tard que les livres que je trouvais là n'y étaient pas mis par hasard. Ils apparaissaient ou disparaissaient selon une sélection pointue qui accompagnait mes lectures, sur place ou à emporter. Mes parents se sont en quelque sorte servis de ma vessie pour éclairer ma lanterne. Le plus drôle, c'est que nous n'en avons jamais parlé directement ! Juste par allusions, des références soudain communes. J'ai moi-même fini par y laisser des livres, histoire de glisser un peu de mes découvertes contemporaines dans leur bibliothèque idéale. Étrangement, ça a moins bien marché avec Simon. Peut-être parce qu'il pisse debout ? Du coup, il a souvent plus de livres dans le dos que devant lui, et comme il s'assied en moyenne moins souvent qu'une fille pour faire ses besoins naturels, ça a dû réduire ses possibilités de rencontres avec la haute culture. Enfin je suppose. Quand on pense que c'est son petit asticot qui l'a empêché de devenir un grand lecteur... Bonjour papa Freud !

En attendant, il s'impatiente de l'autre côté de la porte.

– Bon, Léonie, tu te bouges un peu !

– Oui, oui, j'arrive.

Il va me chercher jusque dans les toilettes ! On se croirait retournés vingt ans en arrière quand on était gosses !

Simon a tout de même bien fait de se rappeler à mon souvenir. Après tout, je suis assise ici pour trouver comment l'empêcher de reprendre le travail. Il y aurait bien la bonne vieille méthode américano-napolitaine : je demande à deux ou trois gros bras de lui péter les jambes à coups de batte de baseball. Avantage : c'est rapide, simple, hyper efficace. Problème : c'est quand même mon frère, et le but n'est pas qu'il finisse en chaise roulante. Et puis, je ne suis pas Napolitaine et je n'ai pas de gros bras sous la main, même pas de batte. La misère, quoi ! Conclusion : je vais sortir de ces toilettes sans avoir trouvé de solution...

Jesse frappe de nouveau à la porte.

– Léonie, mais c'est pas vrai ! T'as commencé un bouquin ou quoi ?

Hum... sortir des toilettes ou y rester... Mais la voilà la solution ! Pourquoi chercher plus loin ?

– J'arrive. Je termine juste le deuxième volume de *Guerre et Paix*.

– Très drôle !

– C'est bon, t'es pénible... Je sors. Je vais me laver les mains et je te prépare le thé. Je sais que je suis la seule capable ici de faire bouillir de l'eau à la bonne température, mais je t'apprendrai un jour si tu veux.

– C'est malin ! Magne-toi au lieu de faire du sarcasme.

Mon pauvre Simon, je vais me magner, mais je pense que tu vas le regretter assez vite. Voyons ce qu'il y a dans la pharmacie de cette salle de bains... Non, pas ça... ça non plus... Ah ! Voilà ! Purjabid, c'est élégant comme nom... mais au moins on en comprend tout de suite l'usage.

« Ne pas utiliser plus d'un sachet par jour. »

Parfait ! Eh bien, on va verser les six qui restent dans ton thé, mon cher frère. Tu as toujours rêvé de voyager dans les pays exotiques ? Je t'offre une initiation à la turista sans frais de déplacement. C'est pas gentil, ça ? Et en plus, tu vas pouvoir rattraper ton retard de lecture ! Un esprit plein dans un corps vide.

Allez, ma main ne tremblera pas, foi de Léonie Borgia !

La porte de l'appartement s'ouvre, puis claque après avoir laissé entrer mes parents au moment où je pose le thé sur la table et que j'offre à Simon la tasse remplie de son breuvage préféré, et de la substance magique qu'il l'amènera à découvrir, enfin je l'espère, les richesses de la littérature mondiale. Mon père s'approche de moi, le visage noble et fermé, comme Napoléon qu'on viendrait de débarquer à Sainte-Hélène.

– Bonjour ma fille.

Il m'a dit ça avec la voix la plus glaciale et caverneuse qu'il a pu trouver. Je pense que la résonance a dû faire trembler les fondations de l'immeuble et j'ai presque vu les stalactites pendre au bout de chaque mot de sa phrase. Il poursuit en m'embrassant avec la chaleur d'un vague parent obligé de toucher le cadavre d'une vieille tante détestée sur son lit de mort. Ambiance !

Je jette un coup d'œil à ma mère pour connaître l'étendue réelle des dégâts. Elle esquisse un léger mouvement des lèvres en avant, associé à un imperceptible hochement de tête, suivi d'un subtil glissement des paupières vers le bas. Traduction : « Ne t'inquiète pas, j'ai arrangé le coup. Ton père va nous jouer le *Roi Lear* avec l'option " vous êtes toutes des traîtresses à la couronne " pendant quelques jours, mais ça va vite lui passer. En attendant, laisse-toi appeler Cordélia et il finira par admettre tout seul que tu es une bonne fille. » Je réponds à maman par un petit sourire discret qui veut dire : « Mille mercis maman, tu as encore assuré ! »

En attendant, il va tout de même falloir participer à ce goûter avec, en plus, un Simon qui a commencé à engloutir sa boisson et une partie des gâteaux apportés par mes parents. Je ne me sens tout de même pas très à l'aise, vaguement inquiète. J'ai l'impression d'être dans un film d'Hitchcock, que tout le monde va se mettre à fixer la tasse de Simon sur fond d'une musique à glacer le sang et découvrir que j'ai empoisonné mon propre frère. J'espère ne pas avoir eu la main trop lourde tout de même ! Normalement, un sachet suffit, mais six... Il va vivre l'enfer, ou du moins le purgatoire. C'est le cas de le dire !

Papa s'est installé en bout de table. Il affiche un air digne et crispé comme pour nous dire : « Ne faites pas attention au glaive que vous avez planté entre mes omoplates et qui fait jaillir mon sang à gros bouillon. Je souffre, mais vous n'entendrez pas un seul gémissent de douleur sortir de ma bouche jusqu'à ce que je meure, totalement exsangue et trahi par les miens. Ensuite, vous me jetterez à la fosse avec les gueux. Je ne veux aucun des honneurs dus à mon rang. »

Heureusement, pour l'instant, Simon ne se rend compte de rien, absorbé par ses gâteaux et son thé... qui ne semble pas agir. Étrange, avec une dose pareille de laxatif !

Papa brise le silence. Je guette la réaction de Simon.

– Eh bien, ma fille, mais dois-je encore t'appeler ma fille ? Je crois avoir enfin compris pourquoi ton emploi te demande autant de temps, beaucoup de temps, même le samedi !

Les gâteaux retiennent encore trop Simon pour qu'il réagisse. Et toujours pas d'effet Purjabid ! Mon père ne s'arrête pas là :

– Visiblement, la chair de ma chair trouve plus important de s'occuper de la fille d'un milliardaire que de donner de ses nouvelles à son propre père.

Là, même les gâteaux gobés par Simon ne peuvent plus faire leur office de bouche-oreilles.

– La fille de qu... Oh... Oh ! Excusez-moi.

Sauvée !

Simon part vers les toilettes à la vitesse d'Apollo 13 en priant de ne pas avoir le même problème d'explosion de réservoir qu'eux avant d'arriver sur la lune. Le décollage a tellement surpris tout le monde que mon père en a oublié qu'on était en train de le jeter à la fosse commune avec son glaive dans le dos et regarde ma mère en se demandant quelle mouche a bien pu piquer mon frère.

– Mais que lui arrive-t-il encore ? Ce sont tes gâteaux ?

– Mes gâteaux sont aussi les tiens ! Je te rappelle que nous les avons achetés ensemble, dit ma mère, et s'ils y étaient pour quelque chose, je ne vois pas pourquoi seul Simon en souffrirait. Nous en avons tous mangés !

– Ceci dit, pas à cette vitesse et en cette quantité... J'en venais à me demander s'il avait plusieurs bouches, moi, ajouté-je.

Je me permets cette fourberie pour continuer à détourner l'attention de mon thé fatal et des questions sur mon emploi du temps.

– Oui, mais il a toujours mangé comme ça... Ah ! Le revoilà. Que t'arrive-t-il ? demande ma mère en se tournant vers Simon.

– Aucune idée, mais c'était moins une ! Peut-être un reste de grippe ? Au fait, vous parliez de... Oh... Nom de Dieu ! Excusez-moi.

Deuxième passage en orbite pour Apollo.

« *Houston, on a un problème.* »

En attendant, le mien est en train de se régler.

– Mais c'est pas possible. Il est malade, là !

Mon père a un flair incroyable ; il aurait dû être médecin ! Après quelques échanges entre techniciens de la NASA, Apollo réapparaît sur les écrans.

– La vache ! J'ai le bide complètement retourné. J'ai peut-être bu trop vite ? Il n'était pourtant pas fort ce thé. Et donc, c'est quoi cette histoire de béb... Oh noon... c'est pas vrai ! Faut que j'y retourne...

« *Houston, Houston, on a perdu Apollo.* »

Bon, désolée, j'adore les voyages dans l'espace, mais je ne peux pas rester pour le retour sur terre final.

– C'est pas tout ça, mais je vais vous laisser. Normalement, la conversation de Simon est passionnante, mais là, on dirait les dialogues d'une mauvaise série qui seraient coupés toutes les trente secondes par une pub sur les problèmes intestinaux. Ça devient un peu décousu. Je vais lui dire au revoir et j'y vais.

Je plante là mon père voyant que, la première surprise passée, il essaie de se souvenir du rôle qu'il jouait avant que le voyage intersidéral de mon frère ne commence, et je cogne en passant sur la porte des toilettes où mon frère risque de passer une bonne partie de la journée, voire de la nuit.

– Bon Simon, il faut que j’y aille ! Tu ferais mieux de rester à l’intérieur. En plus, j’y ai laissé tout Tolstoï.

– Si tu crois que j’ai la tête à ça...

Domage... Frère et sœur, deux destins (ou deux intestins ?) parallèles. Moi, je n’ai jamais pu avouer à mes profs étonnés de mes connaissances que j’avais lu les œuvres complètes de Victor Hugo sur une cuvette de WC. Mon frère, lui, n’osera pas se vanter d’être resté enfermé dans l’annexe de la bibliothèque d’Alexandrie sans jamais y ouvrir un livre. *Fatalitas !*

Je pars de chez mes parents et, à peine arrivée dans la rue, je reçois un SMS de Simon.

[Je ne pourrai pas bosser demain je crois. Tu peux continuer à conduire Jesse Franklin ?]

[Pas de problème. Préviens-moi quand ça ira mieux.]

Affaire classée. Sans batte, sans drame familial, sans explications à donner. Certaines fois, je m’admire !

J’envoie dans la foulée un SMS à Jesse pour lui dire que tout est réglé avec Simon. Sa réponse arrive en une fraction de seconde.

[Viens vite. Gros problème. Je ne peux pas en dire plus.]

Mon sang se glace aussitôt. Fini l’autosatisfaction.

Zoé ? Mary ? Les types dangereux ?

Je prends la voiture et fonce à l’hôtel.

J’ai roulé avec une boule à l’estomac et dans une tension indescriptible. Toute la scène avec Mary m’est revenue d’un coup... tout comme l’impression étrange dans la voiture ce midi...

Je monte dans la suite. Personne, nulle part. J’arrive à l’étage. La porte est entrouverte. Je la pousse avec angoisse. À l’intérieur, le bazar est indescriptible. Il y a des habits tachés un peu partout, des couches, des biberons renversés. Cambriolage ? Où est Jesse ? Zoé ? Je prends mon courage à deux mains, je rentre davantage dans la pièce et appelle.

– Jesse ? Jesse ?

J’entends sa voix, essoufflée et inquiète.

– Ah ! C’est toi ! Ouf ! Entre vite.

Jesse arrive avec Zoé dans les bras. Enfin, si ma vue ne me trahit pas car le tableau qu’ils composent ne ressemble à rien de connu. Le visage de Zoé est radieux et totalement recouvert d’une compote composée d’un mélange de chocolat et de banane. Elle en a étalé jusque dans ses cheveux.

Elle n'est vêtue que d'une couche-culotte enfilée de travers et d'une chaussette bleue. Le reste de son corps est parsemé de diverses taches provenant de la même compote, enfin il me semble. Quant à Jesse, s'il est plus habillé, il n'est pas en meilleur état. Sa chemise sort de son pantalon et a l'air boutonnée d'une manière totalement improbable. Elle est également maculée de compote, les morceaux plus ou moins séchés formant un sentier sinueux qui arrive jusqu'à sa tête, ébouriffée comme jamais. On dirait qu'il a confondu le pot de compote avec celui de son gel. Il est pieds nus et son pantalon a l'air d'avoir passé un sale quart d'heure, un peu comme s'il avait fait un entraînement de Marines en milieu hostile et boueux. Jesse se tient en face de moi, et je ne peux constater qu'une chose : il s'est fait un peu dépasser par les événements, mais lesquels ? Mystère...

– Mais Jesse, comment est-ce... possible ?

Jesse me regarde, arrêté dans un mouvement qui a tout de celui du poisson rouge découvrant pour la première fois la tête de son propriétaire à travers le verre du bocal ; ce qui fait que le tableau complet, le poisson et la chute subite de mon stress, je me prends un fou rire inextinguible, à me rouler par terre. C'est d'ailleurs ce qu'il se produit sur-le-champ. Je me laisse tomber sur la moquette de soulagement en me tenant les côtes tellement j'ai mal aux abdos. Je distingue vaguement, à travers les larmes de rire qui me coulent des yeux, que Jesse apprécie moyennement.

– Bon, Léonie... ça va là ! On a compris. Respire.

– Ex... *peux pas* ... cuse... *parler*... moi... *tellement*... Jesse... *je ris*.

– OK, OK ! Tiens, prends Zoé. Moi, je vais me doucher et me changer.

Il me tend la petite et disparaît pendant que, toutes les deux, on se roule par terre de rigolade.

Une fois un peu calmée et Jesse enfin propre, j'ai pu laver également Zoé, et nous voilà tous les trois dans le salon. Jesse est sorti de son tableau de maître encore plus beau et sexy que d'habitude. Toujours pieds nus, mais avec un pantalon propre, un T-shirt qui lui va comme une deuxième peau et les cheveux encore un peu humides, il n'a jamais été aussi décontracté et... naturel. On en croquerait presque ! En donnant son biberon à Zoé, j'essaie d'en savoir plus sur l'ouragan qui a dévasté la suite à coups de pot pour bébé.

– Mais tu as fait quoi au juste ? Tu essayais de l'habiller ou de la nourrir ?

– Non, mais en fait, elle était habillée. Je l'avais changée et puis je voulais lui donner à manger. À son âge, on peut commencer à diversifier. J'ai préparé deux compotes et après... je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais tout a dégénéré ! C'est comme un grand trou noir, un peu comme si les choses avaient pris une vie autonome.

– Tu sais que quand on dit « diversifier », on parle de la nourriture, pas de l'endroit où on la met. Normalement, elle continue à passer exclusivement par la bouche de l'enfant.

Je retiens difficilement un nouveau fou rire.

– C'est ça, fais la maligne !

Jesse prend ça à la rigolade, mais on sent tout de même que la perte totale de contrôle de la situation l'a perturbé. Pas l'habitude de se faire déborder, mon tycoon ! Le pauvre, il est servi depuis quelque temps !

- Et où as-tu trouvé qu'il fallait diversifier son alimentation en plus ? Sur l'appli ?
- Non, c'est Akira qui m'a conseillé les compotes.
- Akira est aussi spécialiste en compotes ?

Jesse retrouve un instant son air sérieux de grand manitou de la finance.

- Akira est spécialiste en tout.
- Bah, tu aurais peut-être mieux fait de lui demander de te montrer comment nourrir un enfant avec de la compote sans repeindre les murs alors !
- Je ne m'attendais pas à ce que Zoé ne réagisse pas du tout de la même manière face à une cuillère que face à une tétine.

Sans commentaire.

– En attendant, c'est dommage que tu te sois précipité aussi vite sous la douche. J'aurais bien léché de la compote sur un milliardaire, moi !

Jesse prend un air outré.

– Enfin, Léonie, tout de même ! Et tu dis ça devant la petite en plus. Allez, donne-la moi, je vais la coucher.

Il prend Zoé dans ses bras et se dirige vers le lit apporté par Akira en ajoutant :

- Je vais quand même aller vérifier s'il reste quelques pots.
- Super ! Surtout ne bloque pas sur la compote, j'aime aussi la crème au chocolat.
- Tu finiras obèse.

Si c'est en léchant un corps pareil, je suis prête à accepter mon sort !

2. Descente dangereuse

Jesse

– Bon, désolé, il n’y a plus de compote.

Je viens de coucher Zoé pour une petite sieste et Léonie accueille ma remarque en haussant les épaules et en mimant un faux air dépité. Le jeu se poursuit.

– Même pas un vieux yaourt ? De la chantilly ? N’importe quoi ?

– Non. Il y avait bien un reste de tarama dont la provenance m’échappe, mais là, franchement, je ne le sentais pas... ou plutôt un peu trop. Et puis, je pense à ta ligne, moi.

– Tu ne préfères pas penser à ma bouche ?

Si je préfère penser à ta bouche ? Je ne pense qu’à elle.

– Penser, c’est bien... Agir, c’est mieux !

Je me rapproche tendrement de Léonie qui ne semblait attendre que ça depuis que je suis sorti de la douche. Moi aussi, je dois bien l’avouer. Je ne me reconnais plus. J’ai toujours tout contrôlé, même mes histoires d’amour. C’est moi qui menais le jeu. Une manière de tenir l’autre à distance, de garder le pouvoir en quelque sorte, de ne pas me laisser envahir et de faire comme si les choses ne pouvaient pas m’atteindre, mais avec Léonie, c’est différent. Elle est tellement... imprévisible. J’ai l’impression que je ne peux pas tricher, qu’elle va pointer tout de suite la note qui sonne faux. Ça m’effraie... En même temps, avec elle, j’ai aussi l’impression d’entrevoir la possibilité d’un bien-être inconnu jusqu’alors... comme un lien qui, étrangement, me libérerait. Mais surtout, ce qu’elle est m’attire irrésistiblement !

Je m’assieds à ses côtés sur le canapé. Elle a ramené ses jambes contre son corps en les enserrant et me regarde, la tête posée avec grâce sur ses genoux. Elle me sourit. Je ne sais pas s’il y a des postures exclusivement féminines, mais je n’ai jamais vu aucun homme s’asseoir comme ça. Je pose ma main sur les siennes et l’attire à moi avec l’autre. Elle bascule légèrement pendant que je m’avance, et nos bouches se rencontrent.

C’est à chaque fois le même plaisir et la même redécouverte. La fraîcheur de ses lèvres, la douceur de sa peau m’emportent vers un état suspendu où plus rien n’a d’importance, à part ce contact désormais connu et dont je ne me lasse pas. Je le recherche même. J’aime savoir que la furie sait se faire tendre, qu’elle peut aussi faire tomber ses barrières, jusqu’à sa voix qui change de tonalité, moins tendue, plus limpide, plus souple. Une arabesque. Nos lèvres se détachent un instant. Léonie susurre :

– Dites donc, M. Franklin, vos baisers s’intensifient à chaque fois. Vous vous entraînez quand je ne suis pas là ou quoi ?

- Oui, j’ai une réserve de bouches au bureau !
- Je m’en doutais.

Nous nous sourions et reprenons nos baisers, de plus en plus intenses. Léonie se laisse glisser sous moi et nous nous retrouvons allongés sur le canapé. Mes mains commencent à redécouvrir son corps.

- Hum... votre entraînement donne des résultats étonnants.
- En fait, je crois que c’est vous qui m’inspirez.

J’ai de plus en plus envie d’elle et je commence à la caresser. Nos langues ne se quittent plus. Mon désir augmente et mon sexe se met à vibrer. À vibrer ? De plus en plus fort même !

- Mon portable !
- Je me disais aussi que je te faisais un drôle d’effet, un peu... inhabituel.

Je me lève et sors le téléphone de ma poche pendant que Léonie se rassied, un sourire résigné au coin des lèvres. C’est Eva qui m’appelle.

- Oui Eva, que se passe-t-il ?
- Vous êtes de sacrés enfoirés Henry et toi ! Il m’a expliqué la « véritable » histoire de Zoé et de Léonie ! Merci ! Vous m’avez pris pour une cruche !
- Mais non, c’est...

Eva ne décolère pas.

- Mais si ! Et moi qui dis aux parents de Léonie qu’ils ont une belle petite-fille ! Ils ont dû me prendre pour une dingue ! Et ça a mis Léonie dans un bel embarras, non ?!
- Ne t’inquiète pas, c’est arrangé. Je suis une victime comme toi dans cette affaire. Henry s’est payé nos têtes et je me suis fait surprendre. Une fois que le mouvement était lancé...
- Pff... Oui, un peu facile et lâche. Excuse de mec.
- Bah, désolé, je suis un mec. Je n’ai donc pas d’excuses de femme à te donner. Ceci dit, tu ferais bien de t’en prendre à Henry plutôt.

Eva se calme un peu.

- Rassure-toi, il a eu son compte.
- Si ça peut te rassurer, il entendra aussi parler de moi.

Elle éclate de rire. Elle n’est jamais bien longtemps en colère. C’est une crème.

- J’y compte bien ! En attendant, présente mes excuses à Léonie. J’espère que ma sortie ne lui a pas causé trop d’ennuis auprès de ses parents. Qu’elle n’hésite pas à m’appeler si elle veut un coup de main pour la petite. Solidarité féminine.
- Oui, je vois. Je te remercie de me proposer ton aide. Je ne suis décidément pas une femme à tes yeux...
- Non, ça me ferait mal. Au-delà de ça, elle a l’air d’être une chouette fille. Tu ferais bien de ne pas la perdre, cher Jesse Franklin, tu n’en trouveras pas deux comme elle.

- Heureusement !
- Allez ! T’es vraiment un mec. Tu n’avoueras jamais que tu en es dingue. À plus crétin !
- Merci ! À bientôt, chère amie.

Je raccroche et vais me rasseoir auprès de Léonie qui m’interroge du regard.

- C’était Eva. Elle vient d’être mise au courant pour Zoé et... notre relation.
- Qui est ?
- Eh bien... tu es mon chauffeur et ma baby-sitter. C’est ça, non ?
- Sale type.

Léonie me frappe gentiment avec un coussin. J’arrête son geste et l’embrasse. C’est toujours aussi bon, mais les vibrations de mon téléphone ont stoppé net l’élan de tout à l’heure en nous ramenant brusquement à la réalité. Il ne nous reste plus qu’à revenir aux questions laissées en suspens.

– Trêve de plaisanteries, elle te salue, s’excuse pour sa phrase malheureuse et te propose son aide pour s’occuper de Zoé. Dans la foulée, elle m’a passé un savon pour ne lui avoir rien dit sur le moment.

– Je l’aime bien cette femme ! Je l’ai tout de suite trouvée sympathique. On pourrait être amies, je pense.

– Eh bien ! Vous semblez être tombées d’accord sur la question sans vous consulter.

Léonie sourit, pensive, et s’enfonce davantage dans le canapé, soudain sérieuse.

- Et Mary ?
- Quoi Mary ?
- Tu m’as promis, Jesse...

J’ai promis. Qu’ai-je promis ? De m’occuper d’une sœur qui m’a abandonné il y a des années et qui m’a filé sa mère à garder sans même venir me voir directement ?

– Oui, je sais, mais que veux-tu que je fasse de plus ?

– Ce que je t’ai dit : trouver ce qui lui arrive vraiment. On n’abandonne pas son enfant pour rien. Personne ne fait ça. Et je te jure que lorsque je l’ai vue l’autre fois...

– Oui, oui, je te crois. Je sais que tu es sincère, mais Mary... j’en suis moins sûr. Si ça se trouve, elle va débarquer comme une fleur dans deux ou trois jours en nous disant que tout va bien. Elle s’est toujours comportée en égoïste après tout !

Je vois bien que Léonie n’adhère pas à ma vision des choses. Il faut dire que moi-même, je commence à avoir des doutes. J’ai confiance en Léonie, mais pas en Mary. Je n’ai plus confiance depuis des années, depuis une certaine nuit dans la cuisine de tante Martha.

– Écoute, déjà, je vais appeler Jenny. Elle sort avec un flic assez haut placé si je me souviens bien. Elle pourrait peut-être trouver quelque chose. Tu veux bien ?

Quand Léonie a une idée en tête... Mais elle a certainement raison, il faut en avoir le cœur net. Après tout, qu’est-ce que ça coûte ?

– OK, OK, appelle ta copine.

– Super ! C'est parti.

Léonie prend son portable et c'est à mon tour de la regarder téléphoner.

– Oui, salut Jenny, peux-tu me rendre un service ? Non, ce n'est pas de garder la poussette de Zoé, laisse tomber.

Léonie secoue la tête, mi-amusée, mi-excédée.

– Non... il y a eu quelques petits problèmes. Je ne peux pas te raconter maintenant... Oui... tu pourras revoir la poussette, mais ce n'est pas la question, là !

Léonie me regarde et tourne son index sur la tempe en levant les yeux au ciel. Je lui souris. Cette Jenny est vraiment un phénomène !

– J'aurais besoin... hum... hum... Oui, Jenny, mais je n'ai pas le temps, je te l'ai dit... J'aurais besoin que ton pote de la police fasse quelques recherches sur Mary, qu'on en sache plus. Tu penses que tu peux lui faire trouver des infos sans trop te faire griller ?

Elle écoute la réponse de Jenny et me fait un signe positif.

– Oui, c'est ça, tu seras une sorte de Mata Hari, si tu veux, mais évite la danse du ventre devant lui, hein ! Je te rappelle que quand tu te trémousses, tu ressembles moins à Greta Garbo qu'à la créature de Frankenstein qui vient de se prendre un coup de jus. Ça risque d'être contre-productif ! À moins que tu ne veuilles faire diversion...

Visiblement, Jenny défend sa manière de danser auprès de Jenny et trouve certainement qu'elle aurait plutôt le charme de Salomé.

– Mais oui... je plaisante... tu n'as rien de Boris Karloff...

« Sauf quand elle danse », me murmure Léonie en cachant le combiné.

– OK ! Merci Jenny, tu es géniale. Je t'envoie les coordonnées de Mary. Appelle-moi dès que tu as quelque chose. Bises.

Elle raccroche et soupire.

– Voilà, j'ai envoyé ma version très personnelle de Philip Marlowe sur la piste de ta sœur. Tu as une autre idée ?

– Pas vraiment. Je peux relancer Henry et les gars de l'équipe...

– Et ta tante ?

– ...

– Ta tante, Jesse, tu vois qui c'est ta tante ? Non ? On pourrait aller la voir ? L'interroger ?

Interroger tante Martha ? Ça va être une torture... pour nous !

– Tu sais, Tante Martha... est vraiment étrange. Je ne l'ai pas vue depuis longtemps... Et puis, si ça

se trouve, elle est sur les hauts plateaux du Tibet en train de tresser des tapis magiques en poils de yack...

– Mais, tu l’as eue au téléphone l’autre jour...

– Ça ne veut rien dire !

– Jesse... Tu es en train de chercher des excuses à la noix. Appelle-la s’il te plaît.

Elle a raison, mais il y a une éternité que je n’ai pas vu tante Martha, ni que je suis retourné chez elle. Trop de mauvais souvenirs... Mais je sais que Léonie ne me lâchera pas.

– Bon, d’accord, je l’appelle. On verra bien.

Je reprends mon téléphone sous le regard bienveillant de Léonie. Bienveillant mais un peu « surveillant » aussi.

– Bonjour tante Martha, c’est encore Jesse.

– Eh bien ! Tu ne donnes pas de nouvelles pendant des années et puis tu m’appelles presque tous les jours maintenant. Mais ça ne m’étonne pas, l’écorce du pommier ne réagit pas comme d’habitude, signe que de grands bouleversements sont à l’œuvre.

Je regarde Léonie, l’œil inquiet, mais elle est inflexible et me fait signe de continuer.

– Il s’agit de Mary, n’est-ce pas ? Tu demandais de ses nouvelles l’autre jour.

– Oui, tante Martha, elle a peut-être de gros problèmes. Vous pourriez m’aider ?

– Passe me voir. Ce sera mieux d’en discuter de vive voix. On interrogera le grand bol.

Je le savais ! Pour le coup, c’est moi qui n’en ai pas de bol !

– Ce ne sera peut-être pas nécessaire, tante Martha, et puis... je ne suis pas seul... Ça va être difficile de me déplacer...

Léonie me fusille du regard.

– Viens avec ton amie ! Ce sera parfait.

– M... mon amie ? Mais comment... ?

Léonie a entendu ma réponse gênée et se marre en levant le pouce vers le haut.

– Allez Jesse ! Je ne suis pas née de la dernière pluie. Je vous attends.

Comme d’habitude, tante Martha a raccroché avant que je ne trouve quoi lui répondre. Il va falloir y aller...

– Elle nous attend.

– Allez, ne fais pas cette tête. On va chez ta tante, pas à un enterrement !

Oui, je sais Léonie, ce n’est pas un enterrement, mais tout de même, beaucoup de choses en moi sont mortes là-bas. Et puis... tante Martha et son « grand bol » !? Je ne sais vraiment pas si je suis

prêt à supporter ça... Si elle m'oblige à parler au pommier, je me tire.

Léonie gare la voiture devant chez tante Martha. C'est étrange, elle continue à conduire dès qu'on se déplace, même si on ne peut plus vraiment dire qu'elle est mon chauffeur...

La maison de tante Martha n'a pas changé. Les souvenirs me percutent dès que je sors de la voiture et encore plus violemment quand je vois tante Martha sortir devant la porte pour nous regarder arriver. Sa maison ressemble à celle de mes parents. Ça m'a toujours troublé, même si dans mon souvenir, l'intérieur correspond davantage à la caravane de M^{me} Irma qu'à un pavillon de banlieue. Je porte Zoé dans son cosy et Léonie marche à mes côtés. J'ai l'impression que chaque pas me rapproche d'un passé que j'ai tout fait pour effacer.

– Souris un peu Jesse ! Tu as la tête de Scooby-Doo quand il annonce à Sammy qu'il vient de voir un fantôme.

– Tu n'es pas loin de la vérité.

Léonie pose sa main sur mon bras et m'aide ainsi à franchir plus calmement les derniers pas qui nous séparent de tante Martha.

– Bonjour tante Martha, je vous présente Léonie et Zoé, la fille de Mary.

– Bonjour Léonie, bonjour Zoé et bonjour à toi Jesse. Il y a bien longtemps ! Entrez, entrez.

J'embrasse tante Martha en passant, et un éclair vient soudain me traverser le cerveau et me renvoie sur un autre perron plusieurs années auparavant, mais l'image disparaît et j'entre dans la maison à la suite de Léonie, Martha derrière nous. Nous arrivons dans le salon. Tante Martha a bien fait les choses. Il y a quelques boissons, des mets connus d'elle seule ou de quelques tribus ancestrales aujourd'hui disparues. Même Léonie semble se demander ce que peuvent bien contenir ces assiettes ! Il y a aussi un parc pour Zoé. Nous l'installons dedans et nous nous mettons autour de la table, un peu maladroits.

– Servez-vous ! Il y a quelques sauterelles de Madagascar et des fruits confits d'Afghanistan.

Je ne sais pas comment Martha s'y est prise pour présenter tout ça, mais le fait est qu'il nous est impossible de distinguer les sauterelles des fruits. Nous déclinons donc poliment son offre.

– On va attendre un peu tante Martha.

– Oui, merci madame, c'est trop ! On a déjà un peu goûté... On ne savait pas qu'on viendrait... Sinon, vous pensez bien... Ce n'est pas tous les jours qu'il y a des sauterelles à table...

Martha sourit. On ne saura jamais si elle n'est pas dupe du mensonge de Léonie et de sa légère ironie ou si ça lui passe totalement au-dessus de la tête. Je parierais pour la seconde option. Léonie semble tout de même un peu décontenancée. Elle me regarde. En temps normal, ce serait à moi de relancer la conversation, mais je m'en sens totalement incapable. Léonie le comprend à mon air certainement un peu désemparé. Trop de choses circulent dans ma tête pour que je tiene un échange

un tant soit peu cohérent avec tante Martha. Elle choisit de reprendre le fil.

Merci

– C'est gentil de nous recevoir. Jesse s'inquiète pour Mary. Vous l'avez revue ? Vous saviez qu'elle avait un bébé ?

Tante Martha se tourne vers moi pour répondre :

– Oui. Je suis vos vies à tous les deux, tu sais ! De loin, mais je me tiens au courant. Mary est venue me voir à la naissance de la petite, quand le père, un gentil garçon mais pas très sérieux, n'a pas assumé. Et puis elle est repassée de temps en temps pour donner des nouvelles, mais je ne l'ai pas vue depuis quelque temps.

Mary a gardé le contact avec tante Martha !? Je ne sais plus quoi penser. Elle voulait déjà renouer ? Pourquoi tante Martha ne m'a-t-elle rien dit ? C'est Mary qui lui a demandé ? Je ne comprends plus rien...

– Mais quelle raison a-t-elle pu avoir de confier Zoé à Jesse ?

Martha se tourne de nouveau vers Léonie.

– Je ne sais pas. Mary a toujours été étrange.

Venant de tante Martha, ça pourrait passer pour un compliment !

– Jesse a dû vous dire qu'elle a fugué un jour et qu'elle s'est débrouillée seule. Je ne l'ai revue qu'à la naissance de sa fille. J'ai bien essayé de l'emmener à une séance pour faire danser ses organes à l'époque, mais elle n'a pas voulu. C'est dommage. On y voit plus clair après. Tu devrais essayer Jesse.

– Non merci, tante Martha. Mes organes préfèrent bouger le moins possible, pour tout te dire.

Mary a donc réapparu il y a quelques mois seulement. Ça n'explique pas la suite.

Léonie étouffe un rire.

– Oui, c'est vrai, ça n'a jamais été ta tasse de thé. Mais tu sais, je suis quand même inquiète. Mary adore sa fille, pour ce que j'ai vu quand elle est venue. Elle doit avoir de sérieux problèmes pour te la confier. D'autant que depuis que... Enfin, tu n'as jamais vraiment eu la fibre familiale.

Léonie m'a jeté un regard de victoire. Visiblement, à part moi, tout le monde est persuadé que Mary court un véritable danger.

– Il va falloir qu'on rentre, tante Martha. Tenez-moi au courant si vous apprenez quelque chose.

– Mais vous n'avez rien mangé et je n'ai pas encore interrogé le grand bol !

– Merci, mais on doit partir. Vraiment. On reviendra.

– Comme tu veux.

Nous disons au revoir à tante Martha et reprenons Zoé pour l'installer dans la voiture. Nous restons silencieux pendant une partie du trajet, chacun ruminant ses pensées. C'est Léonie qui brise le silence :

- Jesse ?
- Hum ?
- Depuis tout à l'heure, je me demande...
- Oui ?
- C'est quoi le grand bol ?

Le fou rire qui nous emporte en même temps ne nous lâche plus jusqu'à l'hôtel, comme un vent bienfaisant balayant toute la tension accumulée.

– Je peux comprendre que ta sœur n'ait pas confié Zoé à ta tante. La crainte du biberon de sauterelle, je suppose ! Mais il y a tout de même un truc étrange dans tout ça.

Léonie continue la conversation en donnant son dernier biberon à Zoé avant qu'on ne la couche.

– Si tu trouves quelque chose de normal dans cette histoire et en particulier chez tante Martha, je suis preneur...

– Je ne parle pas de ses amuse-gueules. Sans compter qu'on n'a même pas ouvert les boissons ! Ça devait être au minimum du jus de crotale ou un smoothie aux testicules de sanglier ! Pour l'énergie, j'imagine.

J'éclate de rire.

– Je vois que tu viens de comprendre ce qu'on a vécu à chaque repas quand tante Martha s'est occupée de nous. À sa décharge, elle avait aussi de la nourriture « normale », dont Mary a emporté une bonne partie en s'en allant d'ailleurs. Une raison de plus pour que je lui en veuille, tiens !

– Non, ce que je voulais dire... La chose étrange et sur laquelle je n'ai pas tilté tout de suite, c'est qu'elle avait un parc avec des jouets pour Zoé, et je ne me souviens pas que tu lui aies dit qu'on venait avec elle. Et puis, elle était aussi plus ou moins au courant pour moi, souviens-toi, quand tu l'as appelée... Je pense que la Pythie qui te tient lieu de tante ne nous a pas tout dit.

La remarque de Léonie me trouble.

– Tu as raison. Tu penses qu'il faudrait retourner la voir pour en savoir plus ? Pas aux heures des repas en tout cas, trop dangereux !

– C'est dommage parce que la Pythie vient en mangeant, comme chacun sait, mais on évitera tout de même, je suis d'accord.

– Oh, mais c'est drôle, ça ! Elle vient de loin, celle-ci. Allez, donne-moi cette enfant que je la couche avant que tu ne la contamines avec tes jeux de mots antiques.

Je prends Zoé dans mes bras et la porte jusqu'à son petit lit. Ma nièce. Elle me regarde fixement

dans les yeux. Je revois ceux de sa mère, et l'émotion me gagne de nouveau. Tant d'années à mettre tout ça de côté pour que ça vienne m'exploser de nouveau à la figure par le biais de ce petit corps si léger, si fragile et déjà pourtant si solide. Je la papouille un peu en faisant tout de même attention à ce que Léonie n'entende pas trop et je retourne dans le salon où Léonie m'attend dans la même position qu'il y a quelques heures. Prête à recommencer là où nous nous étions arrêtés avant le coup de fil d'Eva ?

– Et si M. Franklin venait retester mes lèvres ? Après avoir jeté son portable à l'autre bout de la suite si possible...

Prête, donc.

– Aucun portable ne vibrera plus ce soir. Promis.

– Eh bien, faisons donc vibrer tout le reste.

Je replonge enfin dans les bras de Léonie. Plus besoin de réfléchir, je suis simplement là où je dois être, pour être ce que je suis. Je suis traversé par des émotions de plus en plus fortes. J'ai envie de me perdre dans son odeur, dans sa chaleur, tout oublier. Nous sommes assez vite presque entièrement nus. Mes caresses se font de plus en plus précises, appuyées. Léonie soupire, m'embrasse, me touche.

– J'ai envie de toi.

– Moi aussi.

– Va chercher un préservatif.

– Oh ! Non... j'avais oublié. J'ai utilisé le dernier hier...

Nous restons un moment comme stupides, encore dans l'aura de ce que nous attendions tous les deux et qui ne pourra pas aboutir. Nos corps et nos esprits prennent le temps de revenir un peu en arrière de ce qu'ils avaient déjà projeté. La tendresse et l'envie sont pourtant toujours là.

– On pourrait... s'en passer... la prochaine fois... si tu veux.

Léonie me regarde, un peu étonnée que la proposition vienne de moi, mais l'étonnement fait immédiatement place à un regard amoureux.

– Oui... j'en ai envie aussi. On pourrait tenter maintenant ? Je prends la pilule et j'ai confiance, mais...

– ... il vaut mieux...

– ... être sûrs...

– ... oui...

Léonie me caresse doucement le visage, me donne de petits baisers. Je suis bien. Elle me lâche une de ces répliques dont elle a le secret :

– Bon, pas de compote, pas de capotes, ça limite un peu les possibles pour ce soir.

– Au contraire, les contraintes attisent l'imagination et il nous reste encore beaucoup de choses à découvrir !

– Eh bien, Livingstone, je pense qu'il est alors temps de commencer l'exploration de mon

continent avec les moyens du bord...

Je l'embrasse, recommençant nos préliminaires.

- Vous allez être surprise par les ressources qu'un explorateur inventif peut receler.
- Foin de vantardise, mais des actes ! Explorez, mon cher, explorez. Le monde s'offre à vous.

3. Aire de repos

Léonie

- Passe-moi donc cette merveilleuse confiture certifiée sans sauterelles, s'il te plaît, Jesse. J'ai une faim de loup !
- Tu sais Léonie, on n'est pas obligés de finir le plateau à chaque fois ! Sans compter qu'ensuite tu te plains qu'il ne reste pas de compote, ou je ne sais quoi d'autre, pour assouvir tes désirs les plus salaces...
- Mes désirs salaces dans lesquels tu es prêt à te rouler sans aucune retenue, je te le rappelle !

Nous sommes à la table du petit déjeuner depuis presque une heure, les yeux pétillants, engloutissant des tonnes de nourriture et nous amusant avec Zoé qui alterne son biberon avec des tests gustatifs issus des merveilles posées sur la table. Jesse l'a gardée sur ses genoux et semble ne pas se lasser de lui faire découvrir de nouvelles saveurs. Il s'est drôlement amélioré depuis son premier crash-test à la compote ! Quant à moi... je plane, je nage, je vole.

Quand tu passes la nuit plusieurs fois avec quelqu'un, que tu es encore heureuse de le découvrir au réveil, que tu le trouves aussi attirant que la veille et qu'en plus tu es attendrie de le voir simplement beurrer des tartines, je pense que tu as vraiment basculé dans ce qui pourrait devenir une histoire sérieuse. Il faut se rendre à l'évidence, c'est ce qui m'arrive avec Jesse ! Évidemment, si le petit déjeuner se fait systématiquement dans un palace, on peut se dire que ça aide à voir la vie en rose et à parer le bonhomme de toutes les qualités, mais, honnêtement, je ne crois pas que ça suffise. Par exemple, j'aime bien Akira, mais je ne suis pas sûre qu'il m'émoustillerait avec une biscotte à la main, alors que Jesse...

- Je pense que tu as une mauvaise influence sur moi, Léonie. Je n'avais jamais vu la compote sous cet angle avant de te connaître.
- Mais moi non plus... C'est ton corps de bête de sexe qui me fait venir des idées comme ça.

Jesse manque de s'étouffer avec son bout de croissant. On se regarde, complices, cherchant le jeu, l'étonnement et savourant le bonheur d'être ensemble. Amoureux quoi ! Si ce n'est pas ça, ça y ressemble drôlement en tout cas. Ça pourrait durer encore des heures, mais quelqu'un frappe à la porte de la suite, brisant le tableau idyllique et quasi familial de ce petit déjeuner.

- Tu attends quelqu'un ?
- Oui, je ne t'ai pas dit... À propos d'hier... notre discussion... J'ai pensé que ce serait plus pratique de faire venir une infirmière... plutôt que de se déplacer. Pour le test, quoi ! Comme ça...
- Comme ça, on aura uniquement à se préoccuper de la saveur de la compote. Eh bien, tu es rapide ! Je vais faire attention à ce que je dis du coup. Je ne voudrais pas me réveiller un matin sur une table d'opération parce que j'aurais annoncé la veille que je trouve mon nez pas très droit !
- Non, t'inquiète ! Ton nez, ça va. Je ne ferai venir quelqu'un que pour les gros chantiers.

Jesse se lève en riant, me passe Zoé et va ouvrir à l'infirmière venue nous faire le test HIV. J'ai pris l'annonce du test en plaisantant, mais j'ai tout de même eu un petit coup au cœur. Jesse semble vouloir qu'on avance ensemble. Il change. Il a l'air d'avoir vraiment envie qu'on continue, comme moi. Je parlais d'une histoire sérieuse ? On dirait, non ?

L'infirmière est partie avec un peu de notre sang. Elle aurait pu faire un diagnostic rapide avec une simple goutte, mais Jesse a tenu à faire les choses dans les formes. À la Jesse ! Notre sang va être analysé à fond ! Je n'ai aucun doute sur le résultat, mais je ne sais pas pourquoi, c'est certainement idiot, je pense que ça nous « libérera » de quelque chose. C'est un peu comme un passage, une étape initiatique. Ensuite, on peut entamer une autre partie du voyage.

Je suis en train de penser à tout ça en jouant à « Attrape ton doudou » avec Zoé quand Jesse me donne des informations sur l'organisation de sa soirée. Certainement celle dont Henry a parlé à Coney Island.

– Je vais être pris ce soir et je ne sais pas à quelle heure ça va terminer. Il y a une énorme soirée, hyper importante avec des entrepreneurs indiens. Si je fais des affaires avec eux, c'est le jackpot !

– Ils sont dans les casinos ?

– Toujours aussi vive ! Non, ils ont des entreprises de textile et de matériel informatique dans tout le sous-continent, et leurs boîtes sous-traitent pour des *consortium* dans lesquels j'ai déjà des actions. Si je peux leur faire encore baisser les coûts de la main-d'œuvre là-bas, je gagne sur les deux tableaux.

Je devrais me taire, mais le petit goût amer qui commence à me venir à l'idée de rester seule ce soir et la désinvolture de Jesse par rapport à des ouvriers certainement pauvres qu'il ne rencontrera jamais et dont il ne va pas arranger le sort m'incitent à lui répondre.

– Tu veux dire sur le tableau des Indiens qui crèvent la dalle et sur celui des ouvriers d'ici qui vont se faire virer ?

Jesse accuse le coup, un peu surpris.

– Eh bien ! Je constate qu'il a suffi que tu approches Mary une fois pour être contaminée. Je ne pensais pas qu'un simple contact puisse transmettre le virus. Ceci dit, tout cela est plus compliqué que tu ne le dis, et puis mes jeux sur les tableaux ne te gênent pas quand ils te permettent de prendre ton petit déjeuner dans le plus grand palace de New York !

Touchée !

– OK ! Un point partout, la balle au centre. Ce n'est certainement pas le moment, mais j'aimerais bien qu'on en parle à l'occasion. Je te signale que même si mes petits déjeuners se sont largement améliorés, et je t'en remercie, je reste encore chauffeur de métier, et donc plus proche de tous ces gens qu'on ballote au gré de décisions sur lesquelles ils n'ont aucune prise. Si tu réfléchis et que tu les vois comme des milliers de Léonie ou de Simon, ça change un peu la donne, non ?

Touché !

– Hum... je ne sais pas. Je fais des affaires, des gros trucs et j'ai travaillé pour obtenir tout ça. J'ai sacrifié des choses, beaucoup, et je travaille toujours. Je ne peux pas penser à tous les individus qui peuplent la planète, non ? J'avance.

– Tu avances et puis un jour tu tombes sur ta nièce, une femme chauffeur qui te plaît et tu es tout de même obligé de t'arrêter un peu pour regarder dans le rétroviseur, voir s'il n'y a pas quelque chose qui cloche à l'arrière.

Jesse s'approche de moi, un peu remué tout de même.

– Léonie, une chose est sûre dans ce que tu dis, c'est que tu me plais. Pour le reste...

Il m'embrasse, et je suis assaillie par des sentiments contradictoires. Je sens qu'il est sincère, mais ce que l'on vient d'évoquer est une vraie question. Je ne voudrais pas que ça détruise tout. Et je sais aussi que je l'ai attaqué là-dessus parce que je vais me retrouver sans lui ce soir, avec Zoé, que ça remue en moi des images de femme au foyer et que j'ai toujours voulu être libre... Voilà que je me mets à être déçue de ne pas passer la soirée avec « mon homme » et que, en plus, je garde la petite.

Léonie, pilote de course indépendante, laisse-moi rire !

Nos bouches se séparent.

– Pour le reste... on verra, mais ne crois pas que tu vas t'en sortir comme ça, parce que tu embrasses comme un dieu !

– Je n'en attends pas moins de toi ! Tu comptes faire quoi ce soir ?

C'est ça, remue la tronçonneuse dans la plaie !

– Je devais passer voir Simon de toute façon. Je verrai. Je laisserai peut-être Zoé à Jenny un moment...

Et je prendrai le temps de racheter quelques boîtes de Purjabid !

– Parfait ! On fait comme ça.

Zoé s'est endormie, gavée de nourriture, quand mon portable sonne en affichant le nom de Jenny. Ça me paraît encore bien tôt pour elle ! Ça doit être important. Elle a peut-être des infos sur Mary.

– Oui, Jenny, déjà debout ?

– Mata Hari n'a pas d'heure !

Je me doutais que c'était lié...

– Tu as l'air ravie ! Tu as trouvé quelque chose ?

Jesse s'assied à côté de moi en attendant les nouvelles.

– Oui, avec John ! J’ai fait mine de m’intéresser à la manière dont la police fait ses recherches et puis j’ai glissé le nom de Mary l’air de rien pour faire un test dans leurs machines…

– John, c’est ton flic ?

– Oui.

– Et alors ?

– Bah… c’est du lourd ta Mary. Elle est fichée à la CIA et au FBI comme hacker, et c’est une candidate sacrément balèze visiblement. Ils n’ont jamais pu la coincer, mais ils savent qu’elle a trouvé des accès à des fichiers classés top secret et qu’elle serait capable d’y mettre un beau merdier.

– Nooon… la vache !

Jesse me regarde, vaguement inquiet et impatient.

– Attends, ce n’est pas fini ! Elle a traîné avec un type qui s’appelle Handerson… Bouge pas, je retrouve, il a un nom à coucher dehors… Thaddeus… C’est ça, Thaddeus Handerson. Par contre, lui, il s’est fait serrer et n’a pas l’air très fréquentable. Il était plutôt sur des magouilles autour de fichiers de banque.

– Mais dis donc, tu t’es mise à parler comme dans les séries ! On dirait Mike Hammer !

– Ouais, c’est cool, hein ? Je trouve que ça me donne un air plus pro tout de suite. Peut-être que je devrais ouvrir une agence de détectives. Qu’en penses-tu ?

– Je pense que t’es dingue, mais tu as fait du super-boulot !

– C’est mon job, *baby*. À vot’ service !

– Bon, je vois, je te laisse redescendre ; tu m’as l’air un peu grimpée, là ! Je vais informer Jesse. Je te rappelle plus tard. J’aurais peut-être encore besoin de toi.

– Agence Jenny, le renseignement sans ennuis ! C’est pas mal comme slogan, non ?

– Et pourquoi pas Jenny’s Angels pendant que tu y es ! Tu as assez de types sous la main pour créer les « drôles de mecs ».

– Mais c’est génial !

– OK ! Je te laisse. Bises.

– Bises. Gé-nial !

Je raccroche en me disant que Jenny n’est décidément pas banale et peut-être tout de même véritablement frappée. Je fais un rapide compte rendu à Jesse, qui appelle Henry sur le champ.

– Salut Henry, pourrais-tu pister un type qui s’appelle Thaddeus Handerson ? Il a l’air lié à Mary et a fait de la prison comme hacker… OK ! Super !

Jesse hoche la tête, puis prend un air gêné et me jette un œil en biais.

– Non, non, laisse tomber, je vais me débrouiller… Non, je te dis ! À ce compte-là, je préfère venir seul… Bah, si ça ne se fait pas, ça se fera pour cette fois…

Jesse s’est assis et se tortille en répondant à Henry :

– Oui… bon… n’insiste pas ! Je vais trouver une solution… C’est ça, fais le malin ! Allez, à ce soir !

Il raccroche et me regarde intensément, visiblement en pleine réflexion.

– Qu’y a-t-il ? Tu penses à l’opération de mon nez ou tu as trouvé un chantier plus gros pour demain ?

Il revient à lui.

– Non, non ! Est-ce que... tu voudrais venir à la soirée avec moi ?

– Bah... c’est... que...

– Bon, ce n’est pas grave ! Tu devais voir ton frère, je comprends...

– Mais non, non, je peux venir... C’est juste que... je ne m’y attendais pas... mais oui, avec plaisir ! Je te suivrais partout, tu le sais bien, même à une réunion d’affreux exploiters capitalistes.

– Mais... Léonie, tu sais que JE suis un de ces affreux exploiters capitalistes.

Jesse me lance un sourire ironique.

– Je sais et je compte bien pouvoir commencer mon travail de sape de l’intérieur.

– Hum... je ne suis plus sûr que ce soit une si bonne idée que ça de t’emmener...

– Il faut savoir vivre dangereusement, M. Jesse Franklin !

Il m’enlace tendrement.

– Je te tiendrai à l’œil alors. Mais que fait-on de Zoé ?

– Jenny ? Peut-être ta tante ? Elle est aussi flinguée que Jenny dans un autre genre, mais elle a l’air mieux équipée en matériel pour bébé.

– Va pour tante Martha. Je vais l’appeler, mais Simon... tu ne devais pas le voir ?

– Mmm... je le verrai une autre fois.

Je crois que j’ai piqué un fard en bottant en touche. J’espère que ça ne s’est pas vu.

– Oh ! Oh ! Réponse en mode écarlate ! Tu me caches quelque chose ?

Vue !

– Non, non...

– Pas crédible !

– Mais non, rien, je t’assure...

– Pas crédible non plus !

– ...

– Allez, lâche le truc. Tu devais voir Simon pourquoi ? À moins que ce ne soit pas Simon que tu devais voir mais un autre homme ? Je vais finir par être jaloux.

– OK, mais je te le dis si tu me dis avec qui tu devais aller à la soirée. J’ai cru comprendre que je n’étais pas le premier choix.

– Mais... non... que vas-tu imaginer ?

– Pas crédible !

– Mais je t’assure...

– Pas crédible non plus !

On éclate de rire en même temps.

– OK ! OK ! Henry avait fait appel à une escort pour m’accompagner. On ne peut pas arriver seul dans ce genre de soirées.

– Une escort !? Tu couches avec des escorts ?!

– Bah voyons ! Généralement Henry m’en envoie deux ou trois, je les culbute dans le couloir pour voir celle qui tient le mieux et après, je garde la plus solide qui finira la soirée épuisée sous mes assauts sexuels.

Il est sérieux ?

– Tu plaisantes ?

– Évidemment, je plaisante ! Elles sont payées pour sourire et tenir une conversation intelligente avec les invités. C’est à peine si je les vois.

– Mmm... je ne sais pas si c’est beaucoup plus valorisant...

– Ça m’aurait étonné d’obtenir un bon point dans tous les cas ! Mais passons... Et ton petit secret ?

– À peine plus reluisant ! Je voulais voir Simon pour m’assurer qu’il ne pourrait pas reprendre le travail et, si besoin, l’aider de nouveau à rester scotché chez lui.

– L’aider ? Tu n’es pas pour rien à son empêchement ?

– Disons que je n’avais pas de virus de la grippe à lui inoculer, alors...

– Alors ?

– Alors j’ai mis une boîte de laxatifs dans son thé...

J’ai un peu honte de l’avouer, mais Jesse éclate de rire après avoir eu une seconde de surprise.

– C’est pas vrai, mais tu es un danger public en fait ! Pauvre Simon ! Je te propose qu’on trouve une meilleure solution pour la suite.

– Oui, oui. De toute façon, il avait pris un peu de poids.

– C’est ça... Allez, l’empoisonneuse, réfléchis à la robe que tu veux mettre et prépare-toi. On passera chez un bijoutier avant d’aller à la soirée...

– Ah bon... je... OK ! J’y vais.

Un bijoutier ?

Je suis prise dans un tourbillon. Je ne sais plus trop quoi penser, mais j’ai tout de même hâte.

– Ah non, Léonie, attends !

– Quoi ?

Il a changé d’avis ? Une escort fera l’affaire ?

– Je vais quand même aller vider la pharmacie de la salle de bains avant que tu n’y ailles. On ne sait jamais ! Je ne voudrais pas que mes futurs associés passent la soirée dans les toilettes ou s’endorment tous en même temps, voire pire...

– Mais... je vois que la confiance règne... Ceci dit, tu fais bien, mais ça ne te servira à rien. J’ai des capsules de poison cachées un peu partout sur le corps.

– Dans ce cas... Je n’ai pas d’autre solution que de les découvrir. Maintenant !

Je me sauve et il me poursuit dans la suite. Je pense que je vais le laisser me rattraper. J'ai bien envie qu'il me cherche quelques capsules. Et comme elles n'existent pas, ça risque de lui prendre un bon moment ! On a encore pas mal de temps avant la soirée des exploiters, autant en profiter !

4. Vent latéral

Jesse a effectivement fini par me rattraper. Il n'a trouvé aucun poison sur moi. Il a pourtant cherché les capsules avec soin, c'est le moins qu'on puisse dire ! Je ne pensais pas cela possible, mais ce court laps de temps où nous n'avons plus de préservatifs et où les résultats des tests ne sont pas encore arrivés nous permet des découvertes... fascinantes. Je me demande presque si je ne vais pas le regretter quand l'attente sera terminée. Pour l'instant, le problème est tout autre. Je fais face à la penderie dans laquelle me défient les plus belles robes du monde et, évidemment, je n'arrive pas à choisir. Un tas de Chanel parsème déjà le lit, quelques Dior le rejoignent. J'ai l'air malin avec mes critiques sur les capitalistes. J'en suis là de mes réflexions quand Jesse déboule dans la pièce, déjà prêt.

– Léonie ? Noon... J'ai appelé tante Martha, on doit déposer Zoé chez elle, passer te prendre des bijoux et tu es encore à moitié nue ! Qu'est-ce que tu fais ?

– Bah, justement, j'essaie de m'habiller, mais comme c'est la première fois que je vais à une soirée de milliardaires, la seule chose que je sais c'est que je ne peux pas y aller en culotte avec les seins à l'air, ni en costume de chauffeur. Pour le reste... la robe rouge, ça va faire communiste, la blanche, communiant, la jaune, Titi chez les gros minets...

– OK ! OK ! N'en jette plus ! Mets la noire, la Saint Laurent, là. C'est classique et elle tombe bien.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr ! Move ! Tu vas être superbe. Allez, je vais préparer Zoé. Dépêche-toi ! On part dans dix minutes.

– Dix minutes !?

– Douze, mais c'est ma dernière offre.

Parfois, la contrainte oblige. J'enfile la robe qui me va comme un gant et me glisse dans des escarpins aux talons pas trop « escarpés » qui feront l'affaire. Je me regarde dans le miroir de l'armoire.

Est-ce bien moi ? Léonie Caravaggio, passionnée de courses de voitures, pilote, prête à arracher les yeux au moindre macho qui me cantonnerait dans un rôle de « femme » ?

Je me retrouve dans une robe de soirée digne de la remise des Oscars avec l'impression de regarder une autre que moi dans le miroir. L'habit ferait la nonne ? Non, je suis toujours la même.

Je retrouve Jesse dans le salon, onze minutes et trente secondes après son passage éclair. Heureusement que je m'étais déjà maquillée ! Il est accroupi devant Zoé, installée dans son cosy. Tout le monde est prêt. Il se tourne vers moi.

– Décidément... tu m'étonneras toujours !

– Quoi ? Tu ne pensais pas que j'arriverais à enfiler une robe en dix minutes, en la mettant à l'endroit, en plus ? Tu sais, une fois qu'on a repéré où passer la tête et les bras, le reste suit.

Il se lève et me rejoint. Il a les yeux qui brillent. Ses yeux sans fond qui m'ont tant frappée lors de notre première rencontre et que je ne me lasse pas de redécouvrir à chacun de ses regards. Il pose ses mains sur mes hanches, admiratif.

– Tu es tout simplement merveilleuse. On dirait que chaque robe que tu mets a été cousue sur toi.

– Il faut croire que je suis née avec un corps pour robes de luxe sans le savoir ! Moi qui pensais passer ma vie en salopette dans un garage...

– Je regarderai tout de même s'il n'y a pas de salopettes chez Chanel.

– S'il te plaît, je rêverais de démonter un moteur en salopette Chanel !

Nous nous embrassons tendrement. C'est à chaque fois aussi doux et aussi fort.

– Allez, en route ! On passe chez tante Martha, puis chez Van Cleef and Arpels et ensuite on file au Waldorf.

– En toute simplicité, quôaaa ! C'est parti.

Jesse s'arrête net, comme foudroyé.

– Mince !

– Quoi ? Tu préfères finalement que j'enfile une salopette ?

– Non, je n'ai pas pensé à demander un chauffeur... Tant pis... je vais conduire jusque chez tante Martha et je vais en demander un pour après.

– Je peux conduire.

– Non, mais tu ne vas pas...

– Quoi ? La longueur de mes jambes ne change pas suivant les vêtements que je porte, et je ne pense pas qu'une robe Saint Laurent m'empêche d'atteindre les pédales !

J'ai l'impression qu'une grande lassitude tombe soudain sur les épaules de Jesse. Il me regarde comme s'il venait de découvrir que je pense que la terre est plate et qu'il va devoir m'expliquer rapidement qu'elle est ronde.

– Mais... on va à une soirée...

– Je sais.

– Léonie... ça ne se passe pas comme ça...

– Avec moi, si. Pas question que je me fasse conduire par un chauffeur !

Je vois le monde de Jesse qui s'écroule devant ses yeux, mais il ne va pas le laisser partir comme ça.

– On ne vient pas à ce genre de soirées en conduisant sa voiture, c'est tout !

– Un chauffeur ne se fait pas conduire par un autre chauffeur, même en robe de soirée, c'est tout !

– Ce soir tu n'es pas chauffeur, compris ?

– Chauffeur un jour, chauffeur toujours, compris ?

Jesse est à bout d'arguments.

– Et mon image de marque ? Qu'est-ce que je vais dire à mes invités s'ils nous voient arriver avec

toi au volant ?

– Tu es milliardaire, tu es forcément excentrique ! Et c'est la dernière mode à New York ! Qui osera te contredire ?

Jesse prend un temps d'arrêt.

– Mais, dis-moi... personne n'a jamais pensé à t'étrangler ou un truc comme ça, pour être tranquille, une fois pour toutes ?

– Si, tout le temps, mais comme à chaque fois que ça devrait se concrétiser, c'est à un moment où on est super en retard, je m'en tire.

– Jusque-là ! J'essaierai donc de me souvenir de ces merveilleux instants que tu me fais vivre à un « moment » où j'aurai le temps de te tuer.

Jesse attrape le cosy de Zoé à toute vitesse et se précipite vers la porte. J'en conclus qu'on est en route pour aller chez Martha.

L'arrivée chez sa tante a été un peu moins difficile que la première fois. Jesse est plus détendu, mis à part la digestion un peu difficile concernant ma place au volant, mais Martha est tellement contente de nous revoir et de garder Zoé !

– C'est merveilleux ! Je suis ravie de la garder. On va bien s'amuser, hein Zoé ?

Zoé gazouille. Elle a l'air de bien apprécier Martha. Elle est vraiment facile cette enfant ! Elle donnerait envie d'en avoir cinq ou six d'un coup, pourvu qu'ils soient comme elle !

– Merci de nous rendre service, tante Martha. Par contre, vous ne lui faites danser aucun organe et vous évitez les sauterelles ! Elle est encore petite.

– Ne t'inquiète pas Jesse, je ne suis pas folle ! À cet âge-là, elle n'a droit qu'à la mousse de fourmis.

– Quoi ?!

Martha éclate de rire. Je me dis que le personnage est peut-être moins barré et plus complexe qu'il en a l'air.

– Je te fais marcher, Jesse. Partez sans crainte ! Zoé est entre de bonnes mains.

Jesse retrouve quelques couleurs mais semble tout de même un peu dubitatif. J'accélère le départ.

– Merci Martha. Je reviendrai la chercher demain. Allez ! On est partis, Jesse.

– Au revoir les enfants. Amusez-vous bien. Tu es magnifique Léonie !

– Merci !

On retourne dans la voiture, direction Van Cleef.

– Elle commence à me plaire, ta tante.

– Je me doute. Dès que quelqu'un est susceptible de me rendre dingue, j'ai l'impression que tu vas le trouver forcément sympathique.

– Rooo... c'est bon, Calimero !

– Démarre, si tu ne veux pas que je t'écrase sur le crâne ce qu'il me reste de coquille.

Je tourne le contact au moment où mon téléphone vibre. Un SMS.

[Soyez prudents. Vous êtes surveillés.]

Mon sang se glace. Je relève la tête pour voir si quelqu'un est dehors, mais la rue est vide. Forcément. Réflexe idiot. Je me doute bien que l'auteur du SMS n'allait pas se retrouver sur le trottoir d'à-côté, ni un type avec des jumelles en face du pare-brise, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est la voix de Jesse qui fait retomber ma peur d'un cran. Un tout petit cran.

– Qu'est-ce que c'est ? Ça va ? Tu es toute blanche. Une mauvaise nouvelle ?

– Regarde.

Je lui tends mon téléphone avec le SMS anonyme, en essayant de ne pas trop trembler.

– Mmm... c'est une pub, un teasing. Tu vas recevoir la suite demain ou même avant. Tout le monde fait ça maintenant...

– Jesse... je ne suis pas tranquille. Ce n'est pas de la pub. Il se passe trop de choses étranges autour de ta sœur... Je ne t'ai pas dit, l'autre jour, à Coney Island... je suis certaine que quelqu'un a fouillé la voiture et...

– Léonie...

Il me pose la main sur la joue, rassurant.

– Tu te fais des idées. Qui pourrait t'envoyer ça ? Sérieusement ? Et pourquoi ? Arrête et ne t'inquiète pas. Au pire, c'est une mauvaise blague...

– Une blague ? Tu ne penses pas que Mary essaie de nous prévenir d'un danger plutôt ?

– Mais non ! Quel danger ? Et pourquoi ne pas le décrire dans ce cas ? C'est un truc bidon, je te dis. Allez, démarre.

Jesse s'est fait tout tendre. Croit-il vraiment ce qu'il dit ou raconte-t-il ça pour me rassurer ? Si c'est le cas, ça n'a pas vraiment marché ! Je n'arrive pas à prendre ce message à la légère, mais j'y ai tout de même gagné quelque chose : il a complètement oublié que je conduisais et que ça ne lui paraissait pas normal il y a à peine une heure. C'est déjà ça !

En route ! Projets à court terme : bijoux, soirée et tentative de fin d'angoisse.

– Dépêchez-vous de prendre la voiture. J'ai connu le service du Waldorf plus rapide !

– Bien monsieur. Tout de suite monsieur.

Le type s'exécute sans demander son reste. J'ai fait la fière jusque-là, mais quand le voiturier a vu

sortir le chauffeur de la Rolls en la personne de ma pomme, en robe Saint Laurent avec des boucles d'oreille en diamant, je l'ai vu tiquer tout de même et je me suis sentie stupide. J'ai soudain ressenti combien tout cela n'était pas mon monde, mais celui de Jesse, qui retrouve immédiatement ses repères quand il y est projeté. Il était contre le fait que je conduise, mais, à l'arrivée, c'est lui qui a assuré. Sa petite phrase lancée en public avec son autorité indiscutable a rendu bien réelle ma réponse têtue de tout à l'heure. En quelques mots et une intonation, Jesse a rappelé qui était le patron. Sous-texte : « Ça vous étonne qu'elle conduise ? Mais vous êtes débile mon vieux, tout le monde fait ça ! Vous êtes en retard de plusieurs siècles. Allez me ranger la bagnole vite fait, vous avez déjà perdu du temps. » Impressionnant ! Et il m'a prise par la taille le plus naturellement du monde pour rentrer au Waldorf Astoria.

– Détends-toi et profite de la soirée ! Tu es superbe.

– Merci.

Je suis superbe ? Je ne sais pas. Tout est gi-gan-tesque. Il y a une foule de gens, tous plus élégants les uns que les autres. Je ne sais plus si ma robe me va. J'ai l'impression que tout le monde regarde les boucles d'oreille que Jesse m'a offertes en se demandant pourquoi de telles beautés sont accrochées à quelqu'un comme moi. Il y a des petits démons qui me tournent autour de la tête en hurlant : « Imposteur ! Imposteur ! » J'espère que personne ne les voit.

Nous sommes à peine rentrés que quelqu'un se précipite sur Jesse.

– Ah ! Bonsoir M. Franklin, je vous attendais. Il faut absolument que je vous présente le directeur d'ITD Incorporation !

– Bonsoir M. Jameson. Je vous présente Léonie Caravaggio, mon amie.

– Enchanté mademoiselle, vous êtes magnifique.

– Merci.

– Je te laisse, Léonie. On se retrouve plus tard.

Jesse s'éloigne après m'avoir embrassée dans le cou.

« Mon amie », un baiser en public... Je crois que je vais aller me saouler au champagne !

Je me suis collée à une table remplie de coupes en essayant de prendre l'air le plus naturel possible, et c'est une parfaite réussite ! J'ai l'impression d'avoir la grâce et la prestance d'un poulpe qui serait venu s'échouer au milieu de la galerie des Glaces de Versailles. Encore heureux que je n'en dégage pas aussi l'odeur ! Mais je suis stupide, Jesse m'a dit d'en profiter. Tout ici est fantastique. Je reprends un verre et mon courage à deux mains et je me lance dans la traversée de la salle. Et j'ai bien fait ! J'aperçois enfin quelqu'un de connu. Henry se dirige vers moi, toujours classe, même dans un smoking identique à tous les autres, enfin à mes yeux. Il ne m'a pas encore vue. J'avance vers lui en préparant mon plus beau sourire avec un soulagement certain quand un homme s'approche d'Henry et le fait dévier de son chemin en le prenant par la taille après... l'avoir embrassé furtivement sur la bouche !

Avec seulement deux verres ingurgités, même un poulpe n'est pas assez bourré pour avoir des hallucinations ! J'ai VU Henry smacker le clone de Johnny Depp, et quelqu'un en a profité pour

souder mes escarpins au sol. Je suis scotchée ! Il fait ce qu'il veut... mais Eva, elle sait ? Comment lui dire ? Et Jesse ? C'est son meilleur ami après tout...

– Oh ! Léonie ! Je suis très heureuse de te revoir !

Le poulpe tourne sa grosse tête trop lourde vers la voix qui vient de résonner. C'est Eva, souriante. Je tente un décollage partiel de mes tentacules pour me placer en face d'elle et jette un dernier regard à Henry et Johnny, mais ils ont déjà disparu. Eva n'a rien vu.

– Ah ! Eva ! Ça me fait très plaisir aussi.

Le poulpe a réussi à parler. Ça devrait pouvoir encore s'améliorer pour la suite de la conversation.

– Jesse t'a dit ? Je suis vraiment désolée pour l'autre jour. Henry ne m'avait informée de rien.

Il est possible qu'il y ait d'autres choses dont il ne t'informe pas.

– Il avait promis à Jesse de rester discret, mais là, je pense qu'il a voulu s'amuser à nos dépens. Enfin... c'est Henry !

– Oui, c'est Henry. À ce propos...

– ... Quand on parle du loup !

Henry débarque au moment où je me demandais si je devais parler à Eva. Il l'embrasse tendrement sur la joue et se tourne vers moi.

– Tu es vraiment resplendissante Léonie. La soirée te plaît ?

– Merci. Oui, elle est très... gaie, non ?

– Heu... oui, on peut dire ça.

– Toutes les femmes ont des robes magnifiques, et les hommes sont très élégants aussi, un peu comme JOHNNY DEPP en smoking.

Henry fait semblant de ne pas saisir et Eva, elle, ne saisit pas, évidemment.

– Oh ! Tu sais, tout le monde paraît élégant en smoking, Johnny Depp compris, je suppose.

– C'est sûr ! Il doit même plaire aux hommes, Johnny Depp en smoking, non ?

Henry continue à faire le malin et me regarde avec un air parfaitement innocent... Balèze !

– Oui... certainement... je ne me suis jamais posé la question à dire vrai...

Tiens donc ! Tu m'en diras tant...

– Je vois que vous vous êtes retrouvés !

Jesse nous a rejoints, empêchant mon enquête et la révélation du pot aux roses, mais je n'ai pas dit mon dernier mot. La conversation s'envole vers d'autres cieux, et la soirée continue.

Je crois que je vais VRAIMENT me saouler au champagne !

Finalement, je n'ai pas bu tant que ça. Il fallait que je conduise, et puis je voulais avoir les idées claires pour suivre les frasques d'Henry. J'ai passé la soirée à l'apercevoir, ici avec Jean, là avec Eva, toujours décontracté, à l'aise, hyper tranquille quand on se retrouvait tous ensemble (Jean Marais en moins, évidemment !). Gonflé le gars ! Et en public, en plus !

De retour dans la voiture, j'essaie d'en parler à Jesse.

- Ils sont ensemble depuis longtemps Henry et Eva ?
- Trois ou quatre ans, je crois.
- Tu as connu Henry avec... quelqu'un d'autre ?
- Mmm... quand on était plus jeunes...

Mais le téléphone que Jesse vient de rallumer vibre, l'empêchant de poursuivre sa réponse. Il lit le SMS en souriant.

- On est négatifs.
- Je ne trouve pas. Je me suis trouvée très positive ce soir, au contraire ! Parce que franchement...
- Mais non, tu es bête... on est négatifs, HIV négatif ! Je viens de recevoir les résultats.

On se regarde. Pas besoin de parler pour comprendre le mélange d'émotions et de désir qui nous envahit en même temps. J'oublie Henry, le poulpe...

- J'accélère ?
- J'allais te le demander.

Nos esprits ne sont plus tournés que vers le retour à l'hôtel. Nous savons tous les deux que nos corps nous y attendent déjà. Ils n'ont plus besoin de protection. Désormais, nous sommes vraiment à nu.

La route qui nous reste à faire pour arriver à l'hôtel se déroule sous la tension de tous nos sens. J'ai l'impression que chaque pore de notre peau est relié par un réseau électrique, des milliers de signaux invisibles qui excitent notre désir sans même avoir besoin de nous toucher, simplement par la présence de l'autre à quelques centimètres. Savoir que, dans quelques minutes, nous allons nous enlacer et que plus rien n'empêchera le contact direct entre nos sexes provoque en moi des sensations décuplées. Je suis un animal en chasse. J'entends tous les bruits comme si on avait monté le volume. Je reconnais la moindre fragrance et je suis capable d'en donner l'origine ; je pourrais presque lui attribuer un goût. Je peux visualiser l'aura de Jesse qui vient se frotter à la mienne.

Je pousse la Rolls à la dernière limite de la vitesse autorisée. Si je m'écoutais, j'écraserais la pédale de l'accélérateur et j'arriverais en mode rallye à l'hôtel, arrêt au frein à main, mais j'ai l'impression que Jesse trouve que je vais déjà trop vite.

- Tu peux accélérer, mais j'aimerais bien pouvoir te faire l'amour encore en vie...
- T'inquiète, je ne vais pas te rejouer *Crash*. D'ailleurs, on est arrivés !

Au parking, nous apercevons la créature de Frankenstein qui a pris l'habitude de nous laisser passer sans nous arrêter. Pour un peu, je le trouverais presque beau, c'est dire si les phéromones me mettent en transe ! Nous entrons dans les sous-sols et la semi-obscurité entraîne Jesse vers le début des caresses. Il pose sa main sur mon bras et commence à l'enserrer par petites touches.

– Jesse... Attends un peu que je sois à l'arrêt. Sinon, je risque de me garer dans le coffre d'une autre voiture...

Il laisse sa main sur moi, mais arrête son mouvement et rit doucement. J'arrive à retrouver la place de la Rolls et me gare dans une brume de désir. Nous sommes à peine à l'arrêt, contact coupé, que nous nous précipitons l'un sur l'autre. Nous nous dévorons plus que nous nous embrassons. Nos dents s'entrechoquent, nos lèvres sont mordues, nos bouches se frottent comme si elles voulaient s'aspirer mutuellement. Nos mains viennent chercher le corps de l'autre avec frénésie, mais dans un désordre qui ne nous est pas habituel. Jesse m'avale. Il plonge son visage dans mon cou, me lèche, glisse sa langue dans mon oreille, me mordille, provoquant à chaque fois un frisson incontrôlable. Mes mains le cherchent. Je veux tout toucher en même temps. Je passe de sa cuisse à son torse, glisse sur son sexe déjà dur, entoure son visage... Jesse m'a saisi un sein et le palpe avec une force et une douceur incroyables. Il le lâche presque aussitôt pour se glisser immédiatement entre mes cuisses, écartant le tissu de la robe que j'ai mis tant de temps à choisir. J'essaie de reprendre mon souffle entre deux baisers.

– Jesse... Jesse... On est dans le garage...

Jesse semble soudain s'en rendre compte. Nous restons quelques secondes, haletants, nous fixant comme deux bêtes qui n'attendent que l'instant où elles pourront se lancer de nouveau l'une sur l'autre. Il n'y a pas un bruit dans le parking. À part nos souffles rauques, pas âme qui vive ! Jesse se tend encore davantage, aux aguets.

– Oui... je... Il n'y a personne...

Je suis moi aussi à l'écoute du moindre frémissement extérieur qui signifierait un intrus. Je respire par saccades. La main de Jesse est restée posée à l'orée de mon sexe.

– Quelqu'un pourrait arriver...

Sa main se fait plus pressante ; il semble vouloir reprendre le combat. J'accuse la pression de ses doigts par un gémissement.

– Je ne sais pas... peut-être... Je n'arrive pas à penser... J'ai envie de toi... maintenant ! On n'y voit rien là-dedans. Si quelqu'un vient, on aura le temps de s'en rendre compte. Je ne peux pas attendre.

Jesse semble à peine se rendre compte de ce que nous faisons. Il est guidé par notre envie commune, qui a pris une intensité incroyable. Un peu comme si l'étroitesse de la voiture resserrait notre désir, nous écrasait sous sa pression en l'empêchant de se disperser. Jesse écarte soudain le tissu de ma culotte pour s'introduire dans mon intimité déjà ouverte, trempée par l'attente. C'est le signal pour la partie encore raisonnable de mon cerveau de rentrer dans sa niche et de ne plus en sortir.

J'attrape le sexe de Jesse à travers son pantalon et me mets à le caresser pendant que ses doigts s'enfoncent en moi. Nos bouches se sont retrouvées.

– Viens... On va se mettre à l'arrière.

Avant que je n'aie le temps de comprendre le mouvement, Jesse s'est glissé de biais entre les deux fauteuils et m'attend sur la banquette arrière. Je prends le même chemin, de face, pendant qu'il sort son sexe. L'arrière de la Rolls nous laisse largement la possibilité de nous installer pour le voyage immobile que nous avons entrepris. Si la Rolls ne bouge pas, Jesse, lui, a l'air en transe, et je suis dans le même état. Le parking est éclairé par quelques lampes de secours, et l'arrière de la voiture est sombre. Le membre de Jesse se dresse dans l'obscurité, sortant du milieu de son corps de manière presque incongrue, blanc, tendu. Je l'ai pris dans ma bouche, et il apparaît et disparaît comme si c'était moi qui décidais de son existence à la lumière. Donner du plaisir à Jesse de cette manière m'excite. J'aime sentir ce mélange de dureté et de douceur dont je fais varier la taille au gré des caresses prodiguées par ma langue. Son sexe répond à chacune de mes sollicitations. Je ressens la moindre de ses pulsions dans la bouche et je l'imagine déjà entrer en moi.

– Embrasse-moi.

Jesse a chuchoté sa demande, moitié phrase, moitié soupir de plaisir. Je me redresse et prends sa bouche tout en gardant son sexe dans ma main. Il a sorti entièrement hors de ma robe le sein qu'il tenait tout à l'heure et semble vouloir en caresser le bout avec son membre. C'est moi qui exécute le mouvement. Je pose son gland encore humide sur mon téton et le titille jusqu'à ce qu'il soit aussi dur que la partie la plus sensible de Jesse. Je me penche de temps en temps pour le reprendre dans ma bouche. J'ai envie qu'il me pénètre tout de suite, de le sentir enfin en moi totalement, sans l'enveloppe de latex qui nous avait encore séparés jusque-là. Jesse semble avoir lu dans mes pensées, et sans que je lui dise quoi que ce soit, il se redresse et nous basculons ensemble. Je me retrouve assise face à lui pendant qu'il soulève et écarte mes jambes. Je m'enfonce au maximum dans le siège et vais coller mes escarpins sur le plafond de la Rolls. J'ai les jambes entièrement découvertes, deux longues taches blanches dans la lueur blafarde du parking. Le second éclair n'est autre que le sexe de Jesse, dressé lui aussi au milieu du noir de son costume. Un dernier point de clarté est apparu entre nous : ma culotte, glissée sur le côté pour laisser apparaître le triangle plus sombre qui attend de recevoir l'homme que j'aime.

– Viens. Doucement.

Jesse s'appuie d'une main sur le pilier formé par ma jambe, puis, de l'autre, écarte encore davantage ma culotte sans l'enlever. Je sens le tissu qui enserre une partie de mes fesses et de mon bassin pendant que l'essentiel de ce qu'il devrait couvrir est maintenant totalement offert. Il m'explore quelques secondes avec ses doigts, puis attrape son sexe et le pose délicatement sur mes lèvres entrouvertes. Nos regards se croisent. Son contact produit encore davantage de liquide en moi. J'ai presque la sensation que mon désir s'écoule et que seul le sexe de Jesse pourra le contenir et le satisfaire. Il ne me pénètre pas tout de suite et semble vouloir me redécouvrir entièrement, morceau par morceau, avant de se glisser en moi, comme si nous recommencions tout depuis le début, comme s'il fallait réajuster nos sensations pour en profiter encore davantage. Il caresse avec le bout de sa verge mon clitoris qui se dresse de plus en plus au fil du mouvement de va-et-vient imprimé par

Jesse, parfois excité différemment par un mouvement latéral, appuyé et rapide. Puis il reprend le rythme régulier, descend au bord de mon vagin, sans y pénétrer, passant sur les parois de mes lèvres qui devinent la taille du membre qui les écartera bientôt. Jesse se penche pour m'embrasser, sans lâcher son sexe ni arrêter ses caresses. Il a l'odeur du cuir de la voiture, de nos parfums mélangés, du tissu de nos vêtements et la légère amertume de la transpiration. Il a l'odeur du désir et du plaisir. Du sexe. Ce mélange vient agir comme un stimulus irrésistible, et ma main se précipite sur son membre pour commencer à l'introduire en moi. Jesse se laisse faire, me passe le relais. Ces deux mains sont venues s'arc-bouter de chaque côté de ma tête et c'est moi qui le guide désormais. Je passe une dernière fois son sexe sur les parois extérieures du mien et introduis son extrémité en moi. Nous prenons le temps, au milieu de la frénésie qui nous emporte. Comme si le risque de nous faire prendre dans cette situation n'avait aucune importance. Mais l'idée m'apparaît de nouveau, soudain.

– Jesse... ce n'est peut-être pas...

– Chut ! Laisse, laisse faire.

Il m'emporte dans sa folie, et nous poussons le même rôle au moment où il me pénètre un peu plus. Même si la membrane des préservatifs est fine, la sensation du sexe à nu n'a pas d'équivalent. C'est la vie qui vient de rentrer en moi, la chair contre la chair, l'intimité poussée jusqu'à l'abandon. Plus rien ne nous sépare. J'ai entouré la tête de Jesse de mes bras. Nous sommes front contre front, alternant régulièrement baisers sur la bouche et sur le visage, pour l'instant reliés par le sexe de Jesse à peine entré. Le temps est suspendu. Puis, mon envie ne peut plus se contenir. Je donne un léger coup de bassin pour supplier Jesse de s'introduire davantage, entièrement, et de nous emmener vers la jouissance. Il me regarde et m'embrasse.

– Viens. Entièrement.

J'ai à peine prononcé la phrase dans un spasme qu'il se glisse intégralement en moi. C'est lui et c'est un autre ; je le redécouvre. Au moment où il entame son mouvement régulier, mon corps s'abandonne et m'abandonne. Je ne suis plus qu'une suite d'images, de sons, d'odeurs et de sensations. Chaque morceau qui me compose a une vie propre et m'envoie des flashes dont l'origine se tient dans celle du monde. J'ai le bout des seins à vif, les jambes tremblantes, le bassin électrisé par les décharges de plaisir à chaque impact de Jesse. Il va de plus en plus vite, de plus en plus loin. Je sais qu'il va jouir en moi, que je vais le laisser jouir en moi et que sa jouissance sera aussi la mienne.

Le rythme s'accélère. Jesse a une nouvelle fois trouvé la cadence juste, la nôtre, celle aussi de cet instant que nous n'avons pas réfléchi et qui nous a emportés à toute vitesse. Le désir était trop fort ; il traînait dans nos têtes depuis le SMS. Il va exploser dans quelques secondes. Je serre son sexe en moi, je sens toutes ses aspérités et j'en joue comme avec une seconde bouche qui serait reliée à tous les points nerveux de mon plaisir.

– J'ai envie de jouir en toi.

– Oui ! Viens.

– Tu es encore loin ?

– Non, c'est là, tout près.

La question de Jesse a encore rapproché mon orgasme. Il sait, je sais qu'il s'approche et que le

gouffre nous engloutira dans quelques pas à peine. Je le sens venir distinctement. Soudain, c'est le point de bascule. Nous sommes au bord. Le sexe de Jesse se gonfle en moi comme dans un effort ultime ; mon vagin l'enserme encore comme si je voulais arrêter l'inéluctable tout en le précipitant. Nous ne sommes plus qu'un. Nous sommes collés, indétachables. Jesse semble avoir arrêté de respirer et je n'entends plus mon souffle non plus. Nos bassins se frottent avec un minimum de mouvements, mais dans une intensité inégalée. Et soudain, c'est là, le vide. Nous sautons tous les deux dans un cri libérateur. Je me sens tomber. La chute me broie l'intérieur du corps et j'éclate. La déflagration redouble quand je sens Jesse exploser aussi en moi. Nous atterrissons au pied de la falaise, brisés, tous les membres fracassés, mais en vie, comme nous ne l'avons jamais été.

Petit à petit, nous reprenons conscience de l'extérieur, retrouvons nos membres, vérifions qu'il n'y a personne alentour. Nous sommes restés habillés, comme si pour cette première fois sans préservatif, ils nous avaient fallu concentrer toutes nos sensations en un seul endroit. Il fait toujours sombre, mais j'ai l'impression que nous sommes radioactifs et phosphorescents et que le monde entier pourrait nous voir à travers les murs du parking. Nous nous réajustons un peu et sortons de la voiture. Jesse m'enlace.

- Finalement, il avait raison ton frère. C'est vraiment idéal la Rolls !
- Pour être sûrs, il faudrait comparer. Tu ne m'as pas dit que tu avais sept ou huit voitures ici ?
- Sans compter que je peux en racheter...
- ... et que mon père a un garage...
- L'avenir me semble radieux. En attendant, il y a l'ascenseur, le couloir, toutes les pièces de la suite...
- Tu n'es qu'une bête !

Nous nous dirigeons vers la suite avec une idée en tête : recommencer ce que nous venons de vivre et en profiter encore plus longtemps. Prendre le temps jusqu'à demain. Toujours.

5. Stop !

Léonie

Je suis confortablement installée sur un nuage moelleux réservé aux hôtes du Seigneur. Des angelots jouent de la lyre et chantent des *Gloriae* en me versant les meilleurs nectars. Mon corps est libéré de toute pesanteur et je suis éternelle, condamnée volontaire à la félicité. L'Amour m'enveloppe de son aura bénéfique, le bonheur n'a aucune limite et...

– Léonie, tu planes ou quoi ? Tu as mangé trop de pain au pavot ?

La remarque de Jesse ne me détrône pas, bien au contraire, même si je retrouve soudain la table réelle du petit déjeuner. Il est là à mes côtés. Le monde est parfait, idéal. Rien à demander de plus.

– Je suis heureuse, Jesse. Je suis bien. C'est tout.

Il me regarde, amoureux et attendri. Il est déjà prêt à partir à ses rendez-vous d'affaire, mais nous restons encore tous les deux entourés des effluves de la nuit.

– Moi aussi je suis heureux.

Le baiser que nous échangeons est passionné et tendre, chargé de tout ce que nous sommes déjà et de ce que nous allons devenir ensemble.

– J'y vais. À tout à l'heure.

– À tout à l'heure.

Jesse s'en va, me laissant pensive, envahie par des images de tout ce qu'il s'est passé depuis notre rencontre pour arriver à cette matinée. Je plane, c'est vrai, mais il va tout de même falloir que je m'active un peu.

Bon, allez, il faut que j'aie chercher Zoé ! Les angelots, vous rangez les lyres et les trompettes et puis vous me nettoyez tout ça, hein ? Moi, il faut que je redescende du nuage pour aller prendre la bagnole. Allez, zou !

Je frappe chez Martha qui m'ouvre dans une robe qui a dû être tricotée par le dalaï-lama lui-même. Le vêtement entier est un mandala susceptible de t'exploser les chakras direct si tu le regardes trop fixement plus de deux minutes et que tu n'as pas deux cents ans de méditation derrière toi. Je ne m'y risque donc pas, détourne les yeux et embrasse Martha qui m'accueille à bras ouverts.

– Bonjour Léonie. Entre, entre, Zoé est dans son parc.

– Bonjour Martha.

Le salon est toujours rempli d'objets aussi improbables qu'inconnus, mais Zoé semble s'y sentir bien, et il correspond tellement à Martha ! Nous nous installons sur le canapé (mais est-ce vraiment un canapé ou la réplique d'un temple hindou avec des coussins dessus ?), quand je remarque, à côté du parc où se trouve Zoé, la moufette dans sa cage. La moufette qu'on avait laissée chez Akira et qui se trouve désormais ici. Par quel prodige ? Mon regard soudain devenu fixe oblige Martha à découvrir ce qui me fascine autant. Elle se retourne ensuite vers moi, un sourire léger et malicieux sur les lèvres. Une Joconde à la mode tibétaine en quelque sorte !

– La moufette... était chez Akira. Vous connaissez M. Ozu, Martha ?

Le sourire reste en place. S'y ajoute un petit pétillement de l'œil.

– Akira est un grand ami à moi depuis longtemps, très longtemps !

Elle dit « longtemps » sur un ton qui me donne l'impression qu'ils étaient tous les deux présents à l'origine de la création. Ceci dit, aucun d'eux ne fait son âge. Ledit âge que je serais toujours bien en peine de leur donner d'ailleurs...

– Je comprends mieux... C'est grâce à lui que vous êtes au courant de la vie de Jesse et des quelques nouveautés des derniers jours.

– Exactement ! Akira était au service de mon frère. Quand les parents de Jesse et Mary sont morts dans un accident de voiture, Akira est resté et s'est naturellement mis au service de Jesse quand il est devenu... ce qu'il est aujourd'hui.

L'intonation de Martha, bien que presque imperceptible, ne laisse aucun doute sur sa pensée.

– Vous appréciez moyennement « ce qu'il est aujourd'hui », non ?

– Jesse est dur à la tâche, opiniâtre et brillant, mais disons que les souffrances de la vie ne font pas réagir tout le monde de la même façon. Et puis c'est un garçon. La mort de ses parents et la fuite de sa sœur l'ont forcé à trouver une solution pour se protéger et continuer, parfois en oubliant un peu de regarder autour de lui, mais j'ai l'impression que vous êtes en train de l'obliger à soulever le heaume de son armure de temps en temps. Je me trompe ?

Je ne peux pas m'empêcher de rougir ; ce qui n'échappe évidemment pas à Martha.

– Je ne sais pas... C'est... On est... Il y a...

– C'est bien ce que je pense.

Martha se lève et va chercher Zoé. Décidément, cette femme est pleine de surprises, et d'une grande finesse derrière ses excentricités parsemées de sauterelles et de grand bol.

Zoé a l'air contente de me retrouver. La conversation se poursuit avec la petite sur mes genoux et Martha qui la papouille de temps en temps.

– Est-ce que Jesse sait... qu'Akira vous informe ?

– Mmm... Disons que Jesse sait évidemment que je connais Akira, mais... il est trop occupé pour se poser la question d'éventuelles informations que je pourrais avoir par ce biais. Je te l'ai dit,

Léonie, Jesse ne voit que ce qui le préoccupe : le combat qu'il mène, au moment où il le mène. Autant il a un instinct infallible pour les affaires, autant ce qui appartient à l'intime est... occulté, enfoui, effacé de son champ de vision. Mais tu es arrivée... et Zoé...

Je rougis de nouveau. Martha continue :

– Les arbres m'ont parlé, tu sais ! Je suis sûre que des choses sont en train de bouger. Tu ne veux pas que l'on consulte le grand bol pour toi ?

Ça y est ! Elle est redescendue au pays des Lutins ! Je vais partir avant qu'elle ne me fasse sucer des racines hallucinogènes et que je voie apparaître le Golum au milieu du salon.

– C'est gentil Martha, mais je vais devoir y aller. Je dois retrouver Jesse dans pas longtemps et...

– Je vois, je vois. C'est dommage. Je suis certaine que... mais je comprends. J'interrogerai le bol sans toi, mais c'est plus compliqué d'y voir quelque chose quand la personne concernée n'est pas là.

Je ne suis pas certaine de vouloir voir quoi que ce soit dans un bol, Martha, aussi grand soit-il ! Et puis... je n'ai pas envie non plus de vérifier si toute ma vie est déjà écrite dans un récipient à café ! Je préfère la surprise et les choix que je dois faire.

Je me lève et quitte Martha. J'aime décidément bien cette femme.

Elle m'aide à installer Zoé dans la voiture. Je lui ai laissé la moufette ; pas la peine de troubler Jesse en revenant avec ! J'aurai le temps de lui expliquer tout ça à tête reposée. Je me mets au volant et démarre. Martha continue d'agiter la main pour nous dire au revoir et disparaît de mon rétroviseur quand je tourne au coin de la rue... pour tomber sur une camionnette en panne qui bloque le passage. Je vais perdre du temps ! J'ouvre la fenêtre pour demander ce qui lui arrive au type qui s'approche.

– Bonjour, vous avez un problème ?

– Non, c'est toi qui a un problème.

– Comm... ?

Je n'ai pas le temps de réagir qu'il ouvre la porte et me tient par les cheveux avec une poigne de fer. Deux autres types surgissent de la camionnette. Le premier vient s'asseoir à côté de moi et l'autre à l'arrière, à côté de Zoé. J'essaie de me débattre par réflexe, mais celui qui me tient resserre sa prise et les deux autres sortent des couteaux à cran d'arrêt qu'ils ouvrent en jouant avec d'un air pervers.

– Vous me faites mal !

– Tu la fermes, tu te calmes et tout ira bien. On n'a pas envie d'être obligés de se servir de ça.

– Que me voulez-vous ?

– La ferme, on t'a dit ! Détache ta ceinture et sors. On t'expliquera en lieu sûr. Pablo va conduire. Donne ton portable.

Je fais ce qu'il me dit. Il jette le portable sur le trottoir. Personne ne pourra plus me localiser. Le ballet recommence. Celui qui s'était glissé à côté de moi prend le volant et l'autre sort pour me mettre un bandeau sur les yeux et me jeter à sa place, à côté de Zoé qui commence à pleurnicher.

- Prends la môme sur tes genoux et qu'elle la ferme aussi.
- Elle est petite... Comment voulez-vous... et je ne vois plus rien en plus...
- Débrouille-toi et ferme-la, on t'a dit !

Cette fois, il a hurlé, effrayant Zoé. Des portes claquent, et on démarre à toute vitesse. Tout ça n'a pas duré une minute. Je détache la petite tant bien que mal, dans le noir, et la serre contre moi. L'adrénaline, qui était montée au début, redescend d'un coup. Il ne me reste que la peur, une peur incontrôlable, et la douleur qui commence à se répandre dans mon crâne à partir de l'endroit où la brute me tenait. J'embrasse Zoé et tente de la rassurer, mais c'est moi que j'essaie de rassurer. Ces gens sont dangereux, ils viennent de nous enlever et je ne sais pas ce qu'ils veulent.

Ils m'ont assise avec Zoé sur une chaise dans une cave, que je découvre quand ils m'enlèvent le bandeau. Il y fait sombre. Une lucarne très en hauteur éclaire faiblement la pièce, quasiment vide, un simple matelas nu posé par terre et une table dans un coin. Ils sont toujours tous les trois, énervés, agressifs. Celui qui m'a attrapée par les cheveux dans la voiture s'approche.

- Où sont les codes ?
- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il me prend Zoé des bras. Son visage se tord, et elle commence à gémir. Elle ne veut pas que ce type la touche. Je me lève en hurlant pour la reprendre :

- Laissez-la !

Les deux autres me rasseyent sans ménagement.

- Dis-nous où sont les codes ou elle risque d'avoir très mal.

Je sens que les larmes vont couler et ma voix se briser. Je ne veux pas leur faire ce plaisir. Je pense à Jesse et je me reprends.

- Je vous l'ai dit, je ne sais pas de quoi vous parlez et je vous interdis de lui faire du mal, ou vous le paierez très cher.

Je leur ai balancé tout ce que je pouvais donner comme bluff. Il ne faudrait pas qu'ils poursuivent trop longtemps ou je risque de craquer. Ils me regardent, toujours aussi sévères, mais ils semblent réfléchir et s'écartent un peu pour se concerter, Zoé toujours avec eux qui se met à pleurer pour de bon. Ils parlent bas et les sanglots de Zoé couvrent leurs voix, mais la pièce est petite et ils s'énervent, visiblement pas d'accord entre eux. J'entends des bribes de phrases.

- Les codes... sur la môme...
- ... sais pas... ou l'autre... Jesse...
- ...va dealer... Mary...

Jesse ? Mary ? J'avais raison, elle était en danger. Nous sommes en danger !

Celui que j'ai repéré comme étant Pablo pose Zoé sur la table et commence à la déshabiller. La petite gigote comme si elle se débattait, et le Pablo n'est pas très doué. Je ne veux pas qu'il la brutalise. Je me lève, sans réfléchir.

– Que faites-vous ? Ne la touchez pas !

Les deux autres se jettent sur moi et m'obligent à retourner à ma place.

– Tu te calmes ! On la fouille, c'est tout. Arrête, ou il va vraiment vous arriver des ennuis.

Je les hais. Je vous hais. Je vous tuerai pour ce que vous êtes en train de faire.

Pablo a déshabillé Zoé sans rien trouver et en est à regarder dans sa couche. Elle se met à pleurer davantage, de vrais hurlements, et mon cœur se brise. Jusqu'au moment où elle projette d'un coup un long jet d'urine au visage de cet abruti qui lui regarde les fesses d'un peu trop près. Il pousse un cri de dégoût, et les deux autres se retournent pendant que j'éclate d'un rire autant nerveux que de vengeance. Ils me jettent tous les trois un regard noir, surtout le pitoyable Pablo qui s'essuie le visage comme il peut, et quittent la pièce en fermant la porte à double tour. Je rejoins Zoé et la rhabille en la félicitant.

– Bien visé ma puce !

Je suis exténuée. Je m'écroule sur le matelas, Zoé dans les bras, que je berce doucement pour la calmer, le regard braqué sur la fenêtre trop haute.

J'aurais peut-être dû regarder dans le bol de Martha finalement.

Cette pensée idiote me fait sourire au milieu des larmes qui commencent à couler malgré moi. Mes nerfs lâchent. J'ai mal partout. Je serre Zoé fort. J'ai peur, mais je ne les laisserai pas lui faire du mal.

Jesse, sors-nous de là, je t'en supplie ! Je ne tiendrai pas longtemps.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Egalement disponible :

Lui, moi et le bébé - 4

Léonie remplace son frère comme chauffeur auprès du richissime Jesse Franklin. Alors qu'elle attend son nouveau patron au volant de la Rolls Phantom, une femme, se présentant comme la gouvernante, installe sur le siège arrière Zoé, un adorable bébé de quelques mois. Problème : Jesse Franklin, en arrivant, dit n'avoir ni gouvernante, ni bébé. À qui appartient ce bébé ? Par qui et pourquoi a-t-il été déposé là ?



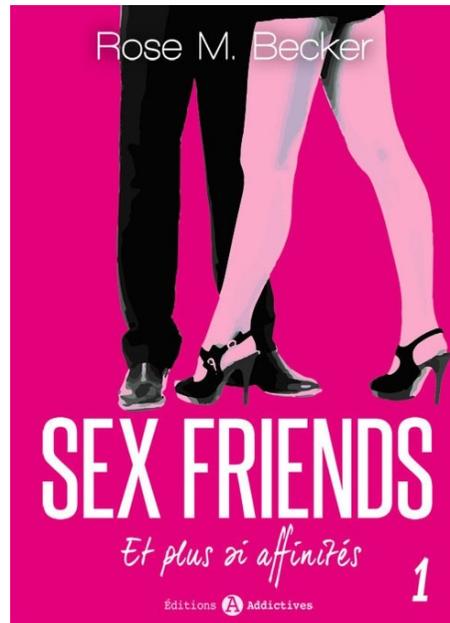
Egalement disponible :

Sex Friends - Et plus si affinités

Le sexe sans les sentiments, un homme sans les inconvénients.

Un an après s'être fait larguer par son petit ami, Jane s'est installée sur la côte Ouest, fuyant son passé et sa famille... Elle qui n'attend plus rien de ses relations avec les hommes tente de se reconstruire à la campagne, loin de ses déboires amoureux.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>